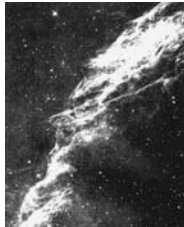


METRO
2033



LA DENTELLE DU CYGNE

DMITRY
GLUKHOVSKY

METRO
2033

TRADUIT DU RUSSE
PAR DENIS E. SAVINE

L'ATALANTE
Nantes

Couverture © by animagic.com

METPO 2033

© Dmitry Glukhovsky, 2007, *via* www.nibbe-wielding.de
© Librairie L'Atalante, 2010, pour la traduction française

ISBN 978-2-84172-505-2

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes
www.l-atalante.com

À Macha.

*Chers concitoyens et chers hôtes de notre capitale!
Le métropolitain de Moscou : une compagnie de
transport liée à un risque accru.*

Annonce dans un wagon du métro.

*Celui qui trouvera en lui-même assez de patience et de
courage pour scruter toute sa vie les ténèbres sera le
premier à y apercevoir un éclat de lumière.*

Khan.



AU BOUT DU MONDE

— C'est quoi, ce bruit ? Hé, Artyom ! Jette un œil !

À contrecœur, Artyom quitta sa place près du feu et, rabattant sur sa poitrine la mitraillette qui lui pendait en bandoulière, se dirigea vers les ténèbres. À la limite de l'espace éclairé, il fit jouer bruyamment le levier d'armement et cria d'une voix rauque :

— Halte ! Qui va là ?

Dans l'obscurité devant lui, d'où s'échappaient encore une minute plus tôt des bruissements étranges et des borborygmes assourdis, résonnèrent distinctement des pas précipités. Quelqu'un battait en retraite vers les profondeurs du tunnel, effrayé par la voix enrouée d'Artyom et le cliquetis de l'arme. Sans attendre, le jeune homme retourna près du feu et lança à Piotr Andreïevitch :

— Bah, j'ai vu personne. Il n'a rien dit. Il s'est barré.

— Quelle buse ! On t'a dit : pose pas de questions, tire ! Comment tu veux savoir à qui t'as affaire ? C'est peut-être les Noirs qui rappliquent.

— Non... Je ne pense pas que le truc était humanoïde... Les pas résonnaient trop bizarrement... J'aurais reconnu des pas humains, tout de même ! Et puis, si ç'avait été les Noirs, est-ce qu'on les a vus fuir ne serait-ce qu'une seule fois ? Vous savez bien, Piotr Andreïevitch, que ces derniers temps les Noirs ne s'embarrassent pas d'approches furtives : ils attaquent nos avant-postes à mains nues, ils marchent droit sur nos mitrailleuses. Alors que ce truc s'est tiré tout de suite, le pleutre.

— D'accord, Artyom ! T'es un malin ! Mais t'as des ordres, alors t'obéis sans discuter, point final. Et si c'était un espion ? Maintenant, il sait que l'avant-poste est un peu dégarni... Si ça se trouve, ils vont nous cueillir en douceur : un coup de couteau sur la trachée... hop ! Ensuite ils vont égorger toute la station, exactement comme ça s'est passé à Polejaïevskaya. Et tout ça parce que t'auras pas refroidi le fumier... Refais-moi encore ce coup-là et je t'oblige à lui courir après dans les tunnels !

Artyom frissonna en imaginant le tunnel au-delà des sept cents mètres. La seule idée de s'y rendre glaçait d'effroi. Jamais personne ne dépassait le sept centième mètre du tunnel nord. Les patrouilles roulaient jusqu'aux cinq cents ; après avoir éclairé la borne frontalière avec le projecteur monté sur leur draisine et acquis la certitude qu'aucune saloperie ne l'avait franchie, elles s'en retournaient hâtivement. Même les éclaireurs, des hommes aguerris, des anciens des régiments d'infanterie de marine, n'allaient pas au-delà des six cent quatre-vingts mètres. Une fois là-bas, ils dissimulaient leurs cigarettes incandescentes dans leurs paumes et scrutaient les ténèbres avec des lunettes à vision nocturne. Puis, lentement, dans un silence absolu, ils refluait des profondeurs du tunnel, sans jamais le quitter du regard, sans jamais lui tourner le dos.

Le poste de garde, où étaient en faction Artyom et son compagnon, se situait au quatre cent cinquantième mètre, à cinquante mètres de la borne frontalière. La frontière était inspectée une fois par jour et la dernière visite remontait déjà à plusieurs heures. Désormais, leur poste était le plus avancé. Et il ne faisait aucun doute que les créatures, qu'effrayait l'arrivée d'une draisine, avaient recommencé à ramper vers leur position ; se rapprochant du feu, se rapprochant des hommes...

Artyom se rassit et demanda :

— Et il s'est passé quoi, au juste, à Polejaïevskaya ?

Même s'il connaissait cette histoire à glacer le sang – il l'avait apprise par des colporteurs à la station –, il était tenaillé par l'envie de l'entendre encore une fois, comme ces enfants inexo-

rablement attirés par les récits de mutants sans tête qui viendraient les kidnapper la nuit.

— Polejaïevskaya ? Me dis pas que t'en as jamais entendu parler ! C'est un drôle de truc qui leur est arrivé. Étrange et effrayant. Tout a commencé avec des disparitions de leurs éclaireurs. Ils partaient en reconnaissance dans les tunnels et ne revenaient pas. C'est vrai que c'est pas des flèches, leurs éclaireurs, pas comme les nôtres. Mais, bon, leur station est plus petite aussi, il y a moins de monde qui y habite... enfin, qui y habitait. Bref. Donc ils ont commencé à disparaître, leurs éclaireurs. Une équipe qui part et personne revient. Au début, les gens ont cru qu'ils avaient été retenus par quelque chose. Leur tunnel serpente, exactement comme chez nous (à ces mots, Artyom sentit un malaise l'envahir), alors pas moyen de voir ce qui se passe, même avec un bon projo. Et à la station, ils attendent. Une demi-heure, personne. Une heure, toujours personne. Deux heures, pareil. Et puis est-ce qu'on peut disparaître comme ça, dans un tunnel, à moins d'un kilomètre d'une station ? De toute manière, on leur avait interdit d'aller plus loin. D'ailleurs, ils sont pas fous, les gars... Alors les autres ont envoyé une patrouille en renfort. Mais ceux de la patrouille avaient beau chercher et s'égosiller à qui mieux mieux, rien. Disparus, les éclaireurs. Et passe encore que nul n'ait rien vu. Le pire, c'était le silence qui régnait dans le tunnel... Pas un bruit. Pas une trace.

Artyom commençait à regretter d'avoir demandé à Piotr Andreïevitch de lui parler de la station Polejaïevskaya. Soit son compagnon disposait de bonnes sources, soit il extrapolait par lui-même, mais son récit avait un degré de précision tel que même les colporteurs, qui n'avaient pas leurs pareils pour ce genre d'histoires, ne pouvaient rivaliser avec lui. Avec cette accumulation de détails, les poils se dressaient sur l'échine et même le feu n'apportait guère de réconfort. Quant aux bruits les plus anodins parvenant des tunnels, ils enflammaient l'imagination.

— Et voilà. Comme il n’y avait pas eu de coups de feu, ceux de la patrouille ont supposé que les éclaireurs avaient tout simplement mis les voiles. Peut-être qu’ils étaient insatisfaits, amers, et qu’ils avaient décidé de désertier, va savoir. Eh bien, qu’ils aillent au diable ! S’ils voulaient la vie facile, s’ils voulaient fricoter avec des parias et des anarchistes, grand bien leur fasse ! C’était plus facile de raisonner ainsi, tu vois. Moins inquiétant. Et une semaine plus tard, c’est un deuxième groupe d’éclaireurs qui a disparu. Ceux-là avaient carrément pour ordre de ne pas s’aventurer au-delà des cinq cents mètres. Pourtant, même topo que pour le premier groupe : pas un bruit, pas une trace. Volatilisés. Du coup, ceux de la station ont commencé à s’inquiéter. Deux sections d’éclaireurs qui disparaissent en une semaine, ça fait désordre. Ça devient même préoccupant. Faut, comme qui dirait, commencer à prendre des mesures. Ils ont donc établi un cordon de sécurité au trois centième mètre : des sacs de sable, une mitrailleuse lourde, un projecteur, tout ça... dans les règles de l’art, quoi. Ils ont aussi envoyé un messenger à la station Begovaya. Faut savoir qu’avec les stations Begovaya et Oulitsa 1905 goda, ils avaient formé une confédération. Avant, Octyabrskoë Pole en faisait partie aussi, mais il est arrivé un truc dans cette station, une espèce d’accident. Personne ne sait très bien quoi en vérité, mais le fait est qu’il n’était plus possible d’y vivre, alors tous les habitants s’étaient enfuis. Enfin, c’est pas vraiment important, ça. Donc ils envoient ce messenger pour avertir qu’il y a un lézard et demander de l’aide, au cas où. À peine le gars arrive et présente la requête aux autorités – même pas un jour qu’il était parti – que voilà un deuxième messenger qui le rejoint, tout en nage. Et il raconte que tout le cordon de sécurité a été liquidé sans qu’une balle soit tirée : égorgés jusqu’au dernier. Comme si on les avait cueillis dans leur sommeil... c’est ça le plus terrifiant. Tu les vois, toi, s’endormir après les disparitions ? Sans parler des ordres qu’ils avaient dû recevoir. Là, à la station Begovaya, ils ont compris qu’ils auraient sous peu le même problème sur les bras s’ils ne faisaient rien. Ils ont monté une

section d'assaut d'une centaine de vétérans avec mitrailleuses lourdes, lance-grenades et tout le barda. Bien sûr, les préparatifs leur ont pris pas loin d'un jour et demi, mais ils ont quand même envoyé la troupe. Et quand ils sont arrivés à Polejaïevskaya, il n'y avait plus âme qui vive. Et de corps, il n'y en avait aucun... juste du sang, partout. Voilà. Que je sois damné si je sais qui a pu faire ça. Mais, pour moi, aucun humain n'est capable de telles atrocités.

— Et qu'est-ce qui est arrivé à ceux de la station Begovaya ? demanda Artyom d'une voix altérée.

— Il ne leur est rien arrivé du tout. Quand ils ont vu ça, ils ont fait sauter le tunnel qui les reliait à la Polejaïevskaya. J'ai entendu dire que c'était obstrué sur quarante mètres. Alors, sans machines, pas moyen de déblayer, et même avec des machines, à la réflexion... De toute manière, tu les trouverais où, les machines ? Elles sont tombées en poussière, depuis le temps...

Piotr Andreïevitch se tut, les yeux rivés sur les flammes. Artyom s'éclaircit la voix.

— Ouais... fit-il. C'est sûr, j'aurais dû tirer... J'ai fait le con. Du sud, du côté de la station, leur parvint un cri :

— Oh, hé ! Au quatre cent cinquantième ! Tout va bien ?

Piotr Andreïevitch mit ses mains en porte-voix et répondit en criant :

— Venez par ici ! Faut qu'on cause !

Par le tunnel qui menait à la station, trois silhouettes approchaient à la lueur de lampes de poche ; des factionnaires du trois centième mètre, selon toute vraisemblance. Arrivés à hauteur du feu, ils éteignirent leurs lumignons et s'assirent.

— Hé, Piotr ! Ça fait plaisir de te voir ! Je me demandais justement qui ils avaient posté au bout du monde aujourd'hui, dit le chef du détachement avec un sourire tout en extrayant une cigarette de son paquet.

— Écoute, Andreï, j'ai un gars qui a vu un truc, mais il n'a pas eu le temps de tirer... Le machin s'est planqué dans le tunnel. Ça n'avait pas l'air humain, à ce qu'il paraît.

— Et ça avait l'air de quoi, alors ? demanda Andreï à Artyom.

— J'ai pas eu le temps de voir... À peine je l'avais interpellé que ce truc s'est précipité vers le nord, d'où il venait. Mais les pas, ils n'étaient pas humains : très légers et très rapides, comme si ce machin n'avait pas deux jambes mais quatre...

— Et qui te dit qu'il n'en avait pas trois ? rétorqua Andreï avec une grimace horrible.

Artyom faillit s'étrangler en se remémorant les histoires à propos des mutants à trois jambes de la ligne Filyovskaya. Les stations de cette ligne qui n'étaient pas aériennes se trouvaient à une faible profondeur, offrant une protection dérisoire contre les radiations. C'était de là-bas qu'essaimaient à travers le métro les monstruosité informes aux membres redondants.

Andreï tira sur sa cigarette avant de s'adresser à ses compagnons :

— Bon, les enfants, puisqu'on est là, pourquoi ne pas nous asseoir près du feu ? Comme ça, s'il y a du grabuge avec les mutants, on filera un coup de main. Hé, Artyom ! Vous avez une bouilloire ?

Ce fut Piotr Andreïevitch qui se leva pour remplir au jerrycan une vieille bouilloire cabossée couverte de suie et la suspendre au-dessus des flammes. Quelques minutes plus tard, le sifflement de la vapeur d'eau se fit entendre. Doux, familier, écho de la quiétude d'un foyer, son chant rassura et apaisa Artyom. Il observa ses compagnons assis autour du feu : des hommes solides, au caractère endurci par la vie rude des tunnels ; des hommes dignes de confiance, sur qui compter, sur qui se reposer. C'était aux gens de cette trempe, qui s'y étaient rassemblés, que la station – considérée comme la plus prospère de la ligne – devait sa réussite. Tous sans exception entretenaient des relations cordiales, presque fraternelles.

Artyom était âgé d'une vingtaine d'années, mais – venu au monde encore là-haut – il n'avait pas la silhouette rachitique et le teint blafard de ceux nés dans les profondeurs du métro. Ces

nouvelles générations craignaient la surface non seulement à cause des radiations, mais surtout pour les rayons brûlants du soleil, fatals à toute forme de vie souterraine. À vrai dire, Artyom n'y était remonté qu'une seule fois et pour quelques brefs instants. La mort fauchait les trop curieux en quelques heures d'exposition aux feux combinés du soleil et du champ radioactif, sans leur laisser le temps d'explorer la ville à satiété et de s'imprégner des images de ce monde étrange qui s'étendait désormais à la surface.

De son père, Artyom n'avait aucun souvenir. Il se rappelait l'affection de sa mère, quand ils menaient une vie paisible à la station Timiriachevskaya. Cette vie avait pris fin quand il avait cinq ans, lorsque la Timiriachevskaya était tombée sous une invasion de rats.

D'énormes rats gris, au pelage humide, se déversèrent un jour, sans aucun signe avant-coureur, d'un des tunnels secondaires. Embranchement insignifiant du tunnel principal conduisant vers le nord, il plongeait dans les profondeurs de la terre pour se perdre dans les ramifications de centaines de couloirs, véritable labyrinthe où régnaient la peur, le froid et une insoutenable puanteur. Ce tunnel rejoignait le domaine des rats, où même les plus téméraires n'auraient osé s'aventurer. Quant au voyageur égaré sans grande expérience des pérégrinations souterraines qui se serait arrêté sur son seuil, il aurait ressenti instinctivement l'émanation d'un danger sourd et menaçant. Il aurait tourné les talons et fui à toutes jambes cette ouverture béante comme s'il s'était trouvé devant les portes de l'enfer lui-même.

Personne ne dérangeait les rats. Nul ne descendait dans leur domaine. Nul n'avait le cœur de violer leurs frontières. Mais les rats vinrent d'eux-mêmes.

Beaucoup d'hommes et de femmes périrent en ce jour où, telle une marée vivante, des rats gigantesques – d'une taille encore jamais vue dans le métro – submergèrent les cordons de sécurité pour se répandre dans la station. Leur masse compacte

assourdissait les plaintes et les râles des habitants et des défenseurs ensevelis sous leur nombre. Dévorant sur leur passage les morts et les vivants, les hommes aussi bien que leurs propres congénères, les rats couraient ventre à terre à l'assaut des tunnels. Une force invisible et inconcevable pour l'esprit humain leur insufflait cet élan cruel, aveugle et impitoyable, les poussant toujours de l'avant.

Seule une poignée d'habitants de la station survécurent. Il n'y eut parmi eux ni femmes, ni vieillards, ni enfants – aucun de ceux, en somme, que l'on sauve habituellement en premier lors de telles catastrophes –, cinq hommes seulement, des gaillards dans la force de l'âge, qui avaient pu échapper au flot mortel. Et encore, ceux-là ne devaient leur salut qu'à la draisine sur laquelle ils patrouillaient dans le tunnel sud. Alerté par les cris en provenance de la station, l'un d'eux s'y était précipité en courant. La Timiriazevskaya était déjà mourante lorsqu'il l'avait aperçue au bout de la section qu'il parcourait. Arrivé à l'entrée de la station, l'homme avait vu les ruisseaux de rongeurs se répandre sur les quais ; tout était joué, il n'y avait plus aucun espoir pour les rares survivants. Mais alors qu'il tournait les talons, il avait senti une main s'agripper fermement à sa manche. Il s'était retourné et une femme aux traits révoltés par la terreur avait crié pour tenter de couvrir le chœur de désespoir qui s'élevait autour d'eux.

— Sauve-le, soldat ! Par pitié !

Il avait baissé les yeux et l'avait vue lui tendre une main ronde et minuscule : une main d'enfant. Alors, machinalement, il avait saisi cette petite main, sans penser un instant qu'il sauvait une vie humaine, mais parce qu'on l'avait appelé « soldat » en implorant sa pitié. Et, traînant d'abord le garçonnet par la main, puis le portant sous le bras, il s'était élancé dans une course contre la mort avec les premiers rats qui entraient dans le tunnel sud. Une course vers la draisine, vers ses compagnons de patrouille, vers l'espoir. Alors qu'il lui restait encore cinquante mètres à parcourir, il leur avait crié de démarrer : leur draisine était la seule

motorisée à dix stations à la ronde. Et ce moteur fut leur avantage décisif contre les rats. La patrouille avait foncé vers le sud, les rongeurs sur les talons. Elle avait traversé à pleine vitesse la Dmitrovskaya, une station abandonnée occupée seulement par quelques ermites, en criant « Les rats ! Fuyez ! » à l'attention de ses rares habitants, avec l'effroyable certitude que plus rien ne pouvait les sauver d'une mort imminente. Elle avait ralenti sa course aux abords de la Savelovskaya. Car même si les deux stations avaient conclu un traité de paix à cette époque, une arrivée trop rapide les aurait fait passer pour une force hostile tentant un raid et aurait provoqué un feu de barrage nourri des postes de surveillance avancés. Aussi avaient-ils roulé à vitesse modérée en criant à l'attention des gardes : « Des rats ! Une invasion de rats ! » Dans leur désespoir, ils étaient prêts à poursuivre leur fuite au-delà de Savelovskaya, toujours plus loin sur la ligne, quémandant le droit de passage, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus d'échappatoire. Jusqu'à ce que la marée grise des rongeurs recouvre la moindre parcelle du métro.

Mais la chance leur sourit, car la station Savelovskaya disposait d'un atout qui sauva la vie non seulement à ses occupants et aux fugitifs, mais sans doute également à tous les résidents de la ligne Serpoukhosko-Timiriazevskaya. Car à peine avaient-ils entendu les vociférations de mise en garde des survivants et la draisine avait-elle franchi le point de contrôle, que les hommes en faction s'activèrent autour d'une machine à l'apparence autant étrange qu'impressionnante.

C'était un lance-flammes assemblé par des bricoleurs de la station à partir de pièces éparses trouvées ici et là ; armement artisanal, mais d'une puissance rare. Alors que les ténèbres vomissaient les premiers rangs des rongeurs enragés accompagnés de l'écho sinistre de milliers de pattes grattant le sol du tunnel, les gardes allumèrent le lance-flammes qui ne s'éteignit que lorsqu'il fut à cours de combustible. La langue de flammes rugissante emplit le tunnel, engloutissant les cohortes de rats sans discontinuer une vingtaine de minutes durant. Une fumée

nauséabonde aux relents de chair brûlée satura l'atmosphère alors que les couinements suraigus des rats vrillaient les tympan. Et derrière ce cordon de sécurité de la Savelovskaya, qui acquit ainsi une réputation héroïque et fut acclamée par toutes les stations de la ligne, était arrêtée la draine et à son bord, fuyant inlassablement devant la marée de mort depuis la station Timiriazevskaya, cinq hommes ainsi qu'un enfant sauvé par miracle. Un garçon, prénommé Artyom.

Les rats battirent en retraite, leur rage aveugle et dévastatrice brisée par une des dernières inventions du génie guerrier humain. Car, de toutes les espèces, l'humanité a toujours été la plus douée pour dispenser la mort.

Les rats refluent vers leurs sombres domaines dont aucune âme vivante ne connaissait l'étendue exacte. L'enchevêtrement labyrinthique des tunnels enfouis à des profondeurs inimaginables semblait tellement mystérieux, irréaliste et inutile au fonctionnement du métropolitain qu'il était impossible de croire – malgré l'insistance d'éminentes autorités – qu'il eût été bâti de la main de l'homme.

Une de ces éminentes autorités avait travaillé jadis, à l'époque de la vie en surface, comme assistant machiniste à bord d'une rame. Peu de machinistes étaient encore en vie et ils étaient précieux et choyés. C'étaient les seuls, durant les premiers temps de l'occupation souterraine, à ne pas se perdre; les seuls à ne pas céder à la peur dans les tréfonds des tunnels obscurs du métropolitain moscovite, ces entrailles de pierre de la mégapole. Tous les habitants de la station faisaient preuve envers cet homme d'un grand respect, qu'ils inculquaient également à leurs enfants. C'était sans doute la raison pour laquelle Artyom se souvenait toujours aussi bien de lui. Un homme décharné, usé par de longues années de labeur sous la terre engoncé dans une tenue de travail d'employé du métro élimée, qui avait perdu tout son éclat mais portée avec cette même fierté qu'éprouve un amiral à la retraite à revêtir son uniforme d'apparat. Et Artyom, alors encore enfant, voyait derrière la sil-

houette chétive de l'assistant machiniste une stature et une puissance cachées.

Les employés du métro avaient aux yeux de tous la même place que celle occupée par les guides autochtones dans les expéditions d'études dans les jungles. Ils jouissaient d'une confiance aveugle de leurs concitoyens, dont la survie même dépendait de leurs connaissances et de leurs aptitudes. Un grand nombre d'entre eux prirent la direction des stations quand le métropolitain moscovite s'enfonça dans l'anarchie et le chaos, passant du statut d'immense abri antiatomique dédié à la protection civile – et bénéficiant ainsi d'une gouvernance unique – à un ensemble de stations indépendantes de tout pouvoir centralisé. Chacune prétendait alors à la souveraineté et à l'autonomie et se dotait d'institutions et de gouvernements – en accord avec les croyances et les idéologies de ses occupants –, de chefs et de forces armées. Des guerres éclataient, des alliances et des fédérations se faisaient et se défaisaient alors que les stations jouissaient un jour du prestige d'un empire en pleine gloire pour se retrouver le lendemain dans le camp des vaincus, colonisées par les alliées ou les esclaves de la veille. Seul un danger imminent et commun parvenait à créer des unions à court terme. Les stations se serraient les coudes le temps que le péril disparaisse puis se jetaient de plus belle à la gorge les unes des autres. Tout était prétexte à confrontation, l'espace vital aussi bien que la nourriture. On se battait pour des champignonnières souterraines, pour des porcheries et des poulaillers où on élevait des cochons livides et des poussins malingres qu'on nourrissait de champignons incolores. Et, bien sûr, il y avait l'eau ou, plus précisément, les filtres à eau. Les barbares, incapables de réparer les systèmes de filtrage détériorés et s'empoisonnant à l'eau irradiée, assaillaient avec une rage bestiale les îlots de civilisation, ces stations où dynamos et microstations hydroélectriques fournissaient le courant, où les filtres à eau étaient régulièrement nettoyés et entretenus, où, cultivés par des mains féminines laborieuses, les chapeaux blancs des champignons perçaient la

terre humide et où résonnaient les grognements rassasiés des cochons.

Les moteurs de leur violence désespérée ininterrompue étaient l'instinct de conservation et le principe révolutionnaire éternel : confisquer pour partager. Les défenseurs des stations prospères, organisés en unités de combat autonomes par d'anciens militaires, résistaient jusqu'au dernier souffle face aux assauts des vandales, lançaient des contre-offensives, combattaient pied à pied pour chaque mètre de tunnel. Les stations s'engageaient dans une course à l'armement pour organiser des expéditions punitives en repréailles de raids qu'elles subissaient, pour empiéter sur l'espace vital de leurs voisins civilisés si des pourparlers diplomatiques n'avaient abouti à rien et enfin pour se défendre contre toute sorte de vermine qui pullulait dans tous les coins obscurs du métro. Tous ces organismes étranges, difformes et dangereux, dont chaque représentant aurait plongé Darwin dans des abîmes de désespoir par son évidente inadéquation avec les lois de l'évolution. Car, malgré les différences manifestes que présentaient ces créatures par rapport aux animaux répertoriés par l'homme – qu'elles fussent le fruit d'une mutation d'espèces inoffensives de la faune urbaine ou qu'elles eussent de tout temps vécu dans les tréfonds de la terre –, elles représentaient une fraction de la vie sur terre. Une fraction altérée, dénaturée, mais une fraction malgré tout. Et, à l'instar de toutes les autres espèces, elles obéissaient à une même pulsion inconsciente.

Survivre ! Survivre à tout prix.

Artyom prit la chope émaillée pleine de thé qu'on lui tendait. C'était une production locale qui n'était pas vraiment du thé mais une infusion à base de champignons séchés et de différents additifs. Le thé, le véritable thé, était devenu une denrée rare qu'on ne préparait que pour des grandes occasions ; une denrée hors de prix. Cependant les habitants de la station étaient fiers de leur recette, qu'ils appréciaient, et on l'appelait « thé ». Les étrangers qui arrivaient chez eux recrachaient le breuvage

durant les premiers temps, par manque d'habitude, puis ils s'y faisaient. Petit à petit la réputation de ce thé avait dépassé les limites de la station et les colporteurs étaient arrivés. Dans un premier temps, ils se déplaçaient seuls, venant en personne, risquant à chaque fois leur peau, mais rapidement la demande s'était accrue et la commercialisation du thé s'était étendue à toute la ligne, intéressant même les commerçants de la Hanse. Ainsi ce fut par caravanes entières qu'on vint chercher la boisson magique de VDNKh. L'argent coulait à flots. Et là où il y a de l'argent, il y a des armes, du bois de chauffage, des médicaments et des vitamines. Il y a la vie. Et depuis que l'exportation du thé avait débuté dans la station, des gens entreprenants des stations alentour étaient venus s'y établir pour participer et profiter de son expansion florissante. Les porcs étaient l'autre fierté à VDNKh et des légendes couraient que c'était par cette station même que ces animaux avaient été introduits dans le métro : un groupe de survivants téméraires serait remonté à la surface et aurait conduit, depuis le pavillon en ruine consacré à l'élevage porcin, les animaux encore vivants vers la station.

— Dis, Artyom ! Comment va cette vieille branche de Soukhoï ? demanda Andreï entre deux gorgées de thé qu'il sirotait lentement.

— Tonton Sacha ? Il va bien. Il est rentré y a pas longtemps avec l'expédition que les nôtres avaient organisée sur la ligne. Vous n'en avez pas entendu parler ?

Andreï avait une quinzaine d'années de plus qu'Artyom. C'était un éclaireur, rarement cantonné aux postes de garde en deçà des quatre cent cinquante mètres ; lorsque c'était le cas, il en assumait le commandement. Mais voilà qu'on lui avait assigné un poste dans le cordon des trois cents mètres, à l'abri, alors qu'il ne vivait que pour l'appel des profondeurs du métropolitain. Aussi se servait-il de chaque prétexte pour se rapprocher du monde mystérieux plongé dans les ténèbres. Il aimait les tunnels et connaissait celui où ils se trouvaient dans ses

moindres ramifications. Et quand il se trouvait au cœur de la station, au milieu des commerçants, des fermiers, des travailleurs et des agents administratifs, un malaise le rongeaient, le sentiment d'inutilité. Ce n'était pas dans sa nature de gratter la terre pour ramasser les champignons ou, pire encore, d'en gaver les porcs grassouillets, enfoncé jusqu'au genou dans la fange des fermes de la station. Le commerce non plus n'était pas son fort, tant les palabres et les marchandages le mettaient hors de lui. C'était un soldat, depuis toujours, et de son point de vue, érigé en credo au fil des ans, c'était la seule occupation digne d'un homme. Il tirait sa fierté d'avoir consacré sa vie à une seule fonction : protéger ces mêmes fermiers puants, ces commerçants bavards, ces bureaucrates affairés, ces femmes, ces enfants. Les femmes étaient séduites par sa force, son mépris du danger, sa confiance absolue en ses capacités, par son assurance de pouvoir se défendre et défendre ceux à ses côtés contre toutes les agressions extérieures. Les femmes lui promettaient l'amour et la douceur d'un foyer, mais il ne se sentait nulle part autant chez lui qu'enrobé dans les ténèbres au-delà des cinq cents mètres, lorsque les lumières de la station disparaissaient derrière le coude du tunnel. Mais les femmes ne l'y suivaient jamais. Allez savoir pourquoi.

Et voilà que réchauffé par le thé, débarrassé de son sempiternel béret noir, il essuya d'un revers de manche les gouttelettes de vapeur d'eau condensées sur sa moustache et se mit à interroger avidement Artyom sur les informations et racontars ramenés de l'expédition vers le sud par son père adoptif – le même homme qui, dix-neuf ans plus tôt, avait arraché le jeune garçon aux rats et, n'ayant pas eu le cœur à l'abandonner à son sort, avait pris en charge son éducation.

— Il se peut bien que j'aie entendu dire une chose ou deux. Mais c'est avec plaisir que je les entendrai une deuxième fois, insista Andreï. Allez, quoi... te fais pas prier.

Artyom se laissa convaincre aisément. La perspective de se remémorer les récits de son père adoptif pour les partager avec

ses compagnons, dont il imaginait déjà les visages étonnés, était des plus agréables.

— Bon, j’imagine que vous savez où ils allaient... commença-t-il.

— On sait, on sait, c’est vite dit, ironisa Andreï. Ils sont allés vers le sud, c’est tout ce qu’on sait, tellement ils sont tenus au secret, nos pèlerins. Avec toutes les missions spéciales que leur confie notre administration, c’est pas étonnant, lança-t-il avec un clin d’œil à l’un de ses hommes.

— Il n’y a rien de secret dans tout ça, rétorqua Artyom. Leurs missions sont la reconnaissance du terrain et l’acquisition de l’information... Une information fiable, s’entend. Parce que les marchands ambulants des autres stations – et certains ont la langue bien pendue –, on ne peut pas vraiment leur faire confiance. Qui sait si ce ne sont pas des agents séditieux chargés de propager de la désinformation ?

— C’est par principe qu’il ne faut jamais leur faire confiance, à ces colporteurs, répliqua Andreï. Ce sont des gens vénaux. Un jour, ils vendent ton thé à la Hanse et le lendemain c’est ta peau qu’ils négocient au plus offrant. Eux aussi – qui sait ? – ont peut-être pour mission d’acquérir de l’information sur notre station. Même les nôtres, à vrai dire, me laissent méfiant.

— Pour les nôtres, quand même, c’est dommage, Andreï Arkaditch. Les nôtres, ça va. Je les connais presque tous. Des gens comme vous et moi. Juste qu’ils aiment l’argent et veulent vivre un peu mieux que tout le monde. Ils ont un but, voilà tout, argumenta Artyom en guise de défense des marchands locaux.

— Justement. C’est bien ce que je dis. Ils aiment l’argent. Ils veulent vivre mieux que tout le monde. Et qui sait ce qu’ils font, une fois dans les tunnels ? Peux-tu m’affirmer avec certitude qu’à la première station venue ils ne se font pas embrigader par des agents d’une puissance quelconque ? Hein ? Tu peux me le certifier ?

— Mais qu’est-ce que vous racontez ? Qui aurait besoin de soudoyer nos colporteurs ?

— Laisse-moi te dire une chose, Artyom. T'es jeune et t'as pas beaucoup d'expérience. Écoute tes aînés et tu vivras vieux, si tu veux mon avis.

— Mais il faut bien que quelqu'un le fasse, le commerce, ne désarmait pas Artyom. Sans nos marchands, on aurait l'air malins, tiens, à végéter ici sans un arsenal décent, à tirer les Noirs au gros sel et à siroter notre thé!

— D'accord. D'accord. On se calme. Te voilà économiste maintenant... On laisse tomber le sujet. Raconte plutôt ce que Soukhoï a vu là-bas. Quoi de neuf chez nos voisins? Des nouvelles d'Alexeïevskaya? De la Rijskaya?

— Alexeïevskaya? Pas grand-chose de neuf. Ils font toujours pousser leurs champignons, répondit Artyom avant de baisser la voix, on dit aussi que... qu'ils ne seraient pas contre une alliance avec nous. Et la Rijskaya serait aussi de la partie. La pression monte au sud par chez eux. Le moral général est assez bas : tout le monde parle à mots couverts d'une menace, tout le monde a peur là-bas. Mais de quoi ont-ils peur, personne ne le sait. Peut-être que de l'autre côté de la ligne il y a des voisins avec des visées impérialistes, peut-être craignent-ils une expansion de la Hanse, ou autre chose encore. En tout cas, ils veulent se rapprocher de nous. Aussi bien l'Alexeïevskaya que la Rijskaya.

— Et concrètement ils veulent quoi? Et qu'est-ce qu'ils proposent en échange? s'intéressa Andreï.

— Ils veulent que nous nous organisions en fédération avec un système de défense unifié pour renforcer les frontières des deux côtés. Que les tunnels reliant nos stations aient un éclairage permanent. Que nous fondions une milice commune. Que soient comblés tous les tunnels et couloirs secondaires. Qu'une partie des draisines soient dévolues au transport. Qu'on établisse un système de communication par télégraphe. Une gestion commune des problèmes courants, de l'emploi... Pouvoir compter les uns sur les autres en cas de besoin...

— Et où ils étaient avant? Où ils étaient quand, depuis Medvedskovo, depuis Botanitcheskij Sad, la vermine a commencé à

ramper vers nous ? Où ils étaient quand les Noirs donnaient l'assaut à nos lignes de défense ? Hein ? Ils étaient où ? Dis-moi !

— Ferme-la, Andreï, intervint Piotr Andreïevitch, va pas nous porter le mauvais œil. Les Noirs ne montrent pas le bout de leur nez et c'est très bien ainsi. Nous n'avons remporté aucune victoire. Je pense que, si on ne les voit pas, c'est qu'il y a un truc entre eux, en interne. Qui sait ? Peut-être qu'ils reconstruisent leurs forces en ce moment même. Alors, moi, je pense qu'un rapprochement avec nos voisins, une bonne alliance, ne va pas nous nuire, bien au contraire !

— Et nous vivrons dans un monde de liberté, d'égalité et de fraternité, ironisa Andreï en énumérant sur ses doigts.

— Ça ne vous intéresse plus, ce que je raconte ? demanda Artyom, vexé.

— Mais si, continue, Artyom, continue, répondit Andreï. On réglera notre différend avec Piotr plus tard. C'est une vieille rengaine entre nous.

— Ben, voilà, quoi. On dit que notre chef n'a pas d'objections majeures à opposer à ce projet. Même s'il reste pas mal de détails à négocier. Il va bientôt y avoir une réunion au sommet qui sera suivie d'un référendum.

— Eh ben voyons ! Un référendum. La belle affaire ! Le peuple vote oui, alors c'est oui. Le peuple vote non, alors il s'est gouré, le peuple. Il n'a pas bien réfléchi à la question. Qu'il y réfléchisse encore... riposta Andreï.

— Et qu'est-ce qui se passe au-delà de la Rijskaya ? demanda Piotr Andreïevitch, sans lui prêter aucune attention.

— Qu'est-ce qu'il y a après ? Après, il y a Prospect Mira. Là, pas de surprise, c'est notre frontière avec la Hanse. D'après mon père adoptif, entre la Hanse et les Rouges la situation reste inchangée : c'est la paix. Plus personne ne ressasse les souvenirs de la guerre... continuait Artyom.

« La Hanse » désignait la Confraternité des stations de la ligne Koltsévaya, une ligne circulaire qui cernait le centre de Moscou. Cette position particulière au croisement de toutes les

autres lignes et la facilité de circulation entre elles avaient attiré vers les stations de la Koltsévaya les marchands de tous les confins du métropolitain, et ce dès les premiers temps de l'occupation souterraine. Réalisant que leur enrichissement rapide et constant attisait les convoitises des stations voisines, celles-ci avaient décidé de s'allier. La dénomination officielle, trop pompeuse, fut remplacée par la Hanse – quelqu'un ayant un jour fait le rapprochement entre cette nouvelle alliance et la ligue des cités marchandes du même nom dans l'Allemagne médiévale. Le nom entra rapidement dans le parler commun et la Confraternité ne fut plus désignée autrement. Seule une poignée de stations constituaient la zone de la Hanse des premières heures ; l'intégration des autres stations se fit au fur et à mesure. Initialement, il y avait le tronçon Kievskaya-Prospect Mira, désigné sous le nom d'Arc septentrional, ainsi que les stations Kurskaya, Taganskaya et Oktyabrskaya, qui avaient signé le pacte d'alliance. Puis vinrent s'ajouter Paveletskaya et Dobryninskaya, dont l'entrée dans l'alliance permit de constituer un autre arc, le Méridional. Mais le grand obstacle à l'unification des deux arcs résidait dans la ligne Sokolnitcheskaya.

« Voilà où est le problème, expliquait à Artyom son père adoptif. La ligne Sokolnitcheskaya a toujours été à part. Rien qu'en jetant un œil sur le plan, elle te saute aux yeux. Premièrement, elle est droite comme une flèche. Deuxièmement, elle est de couleur rouge vif quel que soit le plan. Et le nom des stations sur cette ligne n'est pas anodin : Krasnoselskaya, Krasnyé Vorota, Komsomolskaya, Bibliotéka iméni Lenina, Leninskié Gory... Va savoir si c'est à cause de ces noms ou d'autre chose, mais le fait est que cette ligne attirait comme un aimant tous les nostalgiques de notre glorieux passé communiste. L'idée d'un retour au mode de gouvernement soviétique y trouvait un terreau favorable. Dans un premier temps, une seule station déclara officiellement ses idéaux communistes et instaura un gouvernement des soviets. Puis sa voisine en fit autant. De proche en proche la fièvre révolutionnaire saisit les résidents de différentes

stations. Leurs administrations furent renversées les unes après les autres. Tout ce que le métro comptait de vétérans survivants de l'ancien régime, de personnalités des Jeunesses communistes et membres du parti à la retraite, et l'éternel lumpenprolétariat, affluait vers les stations aux idéaux révolutionnaires.

» Tout a commencé à la station Preobrajenska Plochtchad. Un comité responsable de la propagation des idées communistes et de la révolution à l'ensemble du réseau métropolitain fut constitué et nommé, en hommage à Lénine, l'Interstationale. Il préparait des cohortes de professionnels de la révolution et de la propagande et les envoyait de plus en plus loin dans le camp adverse. Ces missions provoquaient peu d'effusions de sang, car les habitants affamés de la ligne Sokolnitcheskaya, incapables de pourvoir à leurs besoins, ne rêvaient que de justice, qui ne pouvait revêtir, selon eux, que la forme d'un système égalitaire visant à redistribuer toutes les richesses. Et l'étincelle survenue à l'une de ses extrémités enflamma bientôt toute la ligne. Grâce au pont enjambant la Iaouza, miraculeusement épargné par les bombes, les voies ferrées entre les stations Preobrajenska Plochtchad et Sokolniki étaient demeurées intactes. Dans les premiers temps, les draisines lancées à pleine vitesse dans la nuit furent le seul moyen de couvrir le court tronçon en surface. Puis, sur les cadavres des condamnés à mort, des murs et un toit furent érigés sur le pont. À mesure que la révolution gagnait du terrain, les stations étaient rebaptisées avec les anciens noms, datant de l'époque soviétique : Tchistyé Proudny redevenait Kirovskaya ; Loubyanka, Dzerjinskaya ; Okhotniy Ryad, Prospect Marxa. Et pour que les stations aux noms certes historiques, mais neutres, ne soient pas en reste, on inventait des noms idéologiquement explicites. Ainsi on rebaptisa la station Sportivnaya en Kom-mounistitcheskaya, Sokolniki en Stalinskaya et, pour finir, Preobrajenska Plochtchad en Znamya Revolioutsii – l'Étendard de la Révolution. C'est ainsi que cette ligne, jadis connue sous le nom de Sokolnitcheskaya, mais appelée couramment "la Rouge" – à l'époque, les Moscovites avaient pour habitude de désigner

entre eux les lignes par leurs couleurs sur le plan –, prit très officiellement le nom de Krasnaya – la ligne Rouge.

» Cependant, tout s'arrêta là.

» À l'époque où la ligne Krasnaya achevait sa formation et faisait connaître ses prétentions sur des stations d'autres lignes, pour tous les autres occupants du métro la coupe était pleine. Beaucoup ne se rappelaient que trop bien ce qu'était le pouvoir des soviets. Beaucoup voyaient dans les agitateurs, envoyés à travers le métro par l'Interstationale, des cellules dégénérées d'un cancer menaçant la survie du corps tout entier. Et malgré toutes les promesses des agents de l'Interstationale d'une électrification de l'intégralité du métropolitain et leurs assurances qu'en corrélation avec un gouvernement des soviets il en naîtrait le communisme (il est peu probable que ce sophisme léniniste, exploité de façon aussi éhontée, fût jamais autant d'actualité), personne ne se laissait séduire par leur discours. Lorsqu'ils étaient pris en flagrant délit de prosélytisme, les autorités les expulsaient vers leur ligne d'origine.

» Dès lors, le gouvernement de la ligne Rouge décréta des mesures plus drastiques : puisque le reste du métro n'avait que faire de la flamme révolutionnaire, il fallait le passer par le feu. Les stations voisines, alertées par une recrudescence de propagande et d'actions de déstabilisation, arrivèrent à une conclusion similaire. L'expérience historique avait su très bien démontrer qu'il n'existait pas de meilleur remède à la gangrène communiste que l'amputation.

» Et le tonnerre gronda.

» La coalition des stations anticommunistes, menée par la Hanse – coupée en deux par la ligne Rouge et ne rêvant que de clore le cercle – releva le gant. Les Rouges ne s'attendaient pas à une riposte organisée et avaient surestimé leurs forces. La victoire aisée qu'ils avaient anticipée ne se profilait pas même à l'horizon le plus lointain.

» La guerre, longue et sanguinaire, préleva un lourd tribut sur la population déjà clairsemée du métropolitain. C'était essentiel-

lement une guerre de positions qui dura un an et demi et qui connut néanmoins son lot de sorties et de charges héroïques, de prisonniers fusillés et de tunnels effondrés, ainsi que quelques rares cas d'exactions et d'atrocités commises de part et d'autre. Une guerre très complète, en somme, avec ses grandes manœuvres, ses encerclements et sièges, ses bris de sièges, ses héros et ses traîtres. La seule vraie particularité de cette guerre fut qu'aucune des deux parties ne fut capable, sur toute la durée du conflit, de faire bouger la ligne de front de manière significative. Parfois il semblait qu'enfin un des belligérants parvenait à gagner une position stratégique décisive, une station qui lui permettrait de voler vers la victoire, mais son adversaire, mobilisant toutes ses ressources disponibles, revenait à la charge et la balance retournait à l'équilibre.

» Mais la guerre drainait les ressources. La guerre emportait dans son linceul les plus valeureux. La guerre épuisait les belligérants.

» Et ceux qui étaient encore en vie se lassèrent du conflit. Le gouvernement révolutionnaire revit secrètement ses priorités à la baisse. Si l'objectif initial était d'étendre à tout le métropolitain le gouvernement des soviets et les idéaux communistes, il se résumait désormais à prendre le contrôle de ce qui était à présent considéré comme le saint des saints : la station Plochtchad Revolioutsii. Premièrement à cause de son nom et deuxièmement parce que c'était la station la plus proche de la place Rouge et du Kremlin dont les tours étaient toujours coiffées des étoiles rouges – s'il fallait en croire les quelques téméraires à l'idéologie chevillée au corps au point de remonter à la surface pour s'en rendre compte par eux-mêmes. Et, bien entendu, là-haut, à la surface, devant le Kremlin, au centre même de la place Rouge, était le Mausolée. Le corps de Lénine y reposait-il encore ? Nul n'était en mesure de le dire, mais cela n'avait aucune importance. Durant les longues années de gouvernement soviétique, le Mausolée avait cessé de n'être qu'un tombeau pour acquérir une valeur intrinsèque, il était devenu le

symbole sacré du pouvoir héréditaire. C'était de son sommet que les grandes autorités de jadis regardaient les parades. C'étaient ses fondations que rêvaient d'atteindre les autorités d'aujourd'hui. On chuchotait même que c'était depuis certains locaux du personnel de la station Plochtchad Revolioutsii que couraient des couloirs secrets vers les laboratoires occultes du Mausolée et, de là, vers le cercueil lui-même.

» La station Plochtchad Sverdlova, précédemment Okhotniy Ryad, avait été fortifiée et était devenue la place d'armes des Rouges d'où ils lançaient les assauts contre la Plochtchad Revolioutsii.

» Tous les moyens étaient mis en œuvre par le gouvernement révolutionnaire pour parvenir à libérer cette station symbole et son précieux tombeau. Mais ses défenseurs comprenaient tout aussi bien l'importance qu'elle revêtait aux yeux de leurs adversaires et se battaient jusqu'au dernier. Plochtchad Revolioutsii était devenue une forteresse inexpugnable. Ses abords étaient le théâtre des combats les plus violents, les plus cruels et les plus sanguinaires. C'est là que fut prélevé le plus lourd tribut humain. Il y avait des hommes qui se jetaient sur les gueules des mitrailleuses, d'autres qui se harnachaient de grenades dans l'espoir d'atteindre un bastion de feu ennemi et de s'y donner la mort. Tous les moyens étaient bons pour l'emporter, même le lance-flammes... On enlevait la station un jour, mais, avant d'avoir eu le temps de s'y retrancher, on mourait et on devait se replier le lendemain devant une contre-attaque massive de la coalition.

» Une situation identique mais aux rôles inversés se jouait à la station Bibliotéka iméni Lenina. La station était tenue par les Rouges et la coalition s'escrimait à les en déloger. Cette station avait pour la coalition une importance stratégique de premier ordre : d'une part, elle permettrait de scinder la ligne Krasnaya en deux et, d'autre part, elle commandait au plus grand échangeur du métro moscovite en donnant accès à trois autres lignes, dont c'était le seul croisement avec la ligne Rouge. Se rendre

maître de la station revenait à juguler la contamination du métro par la peste bolchevique, la laisser aux mains de ses occupants offrait un vaste champ d'action aux appétits expansionnistes révolutionnaires. Ainsi, la conquête était une nécessité absolue, quel qu'en fût le prix.

» Si les tentatives de prise de contrôle de la Plochtchad Revolioutsii des Rouges étaient toutes vouées à l'échec, le taux de réussite de la coalition à les expulser de la Bibliotéka iméni Lenina avoisinait le zéro absolu.

» Entre-temps la population devenait de plus en plus lasse des combats. Le nombre de désertions s'accrut, tout comme les cas de fraternisation lorsque les soldats de part et d'autre du front jetaient les armes et refusaient de se battre. Mais contrairement à la Première Guerre mondiale, cette fraternisation ne profitait pas aux Rouges. La fièvre révolutionnaire retombait peu à peu. La situation n'était guère meilleure du côté de la coalition : un mouvement de mécontentement gagnait les stations centrales de la Hanse, désertées par des familles entières partant vers les stations périphériques, où elles n'avaient pas à craindre à chaque instant pour leurs vies. Cet exode affaiblissait la puissance économique de toute la zone de la Hanse. La guerre avait également porté un coup dur au commerce. Les colporteurs empruntaient des itinéraires secondaires qui évitaient les zones de guerre, délaissant par la même occasion les routes commerciales principales qui s'atrophiaient au fur et à mesure du conflit.

» Les politiques, ne jouissant plus du soutien systématique de la soldatesque, cherchèrent frénétiquement des solutions pour mettre un terme au conflit avant que les armes ne finissent par se retourner contre eux. Alors, dans le secret le plus absolu et sur le site d'une station à la neutralité infaillible, une rencontre fut organisée entre les représentants des belligérants : le camarade Moskvine pour les Soviétiques, le président de la Hanse pour la coalition, ainsi que le chef de la confédération Arbatskaya, Kolpakov.

» Les accords de paix furent bientôt signés. On procédait de part et d'autre à un échange de stations. La ligne Krasnaya recevait dans son giron la station Plochtchad Revolioutsii, à moitié détruite, mais cédait à la confédération Arbatskaya la station Bibliotéka iméni Lenina. Pour les deux parties ces concessions étaient difficiles à accepter. La confédération perdait non seulement un membre, mais avec lui son influence sur le Nord-Est. Quant à la ligne Rouge, elle se trouvait désormais brisée en deux moitiés par la présence en son milieu d'une station dont elle n'avait pas l'allégeance. Et malgré les traités bilatéraux garantissant aux deux parties la libre circulation à travers leurs anciens territoires, cette situation ne pouvait pas manquer d'inquiéter les Rouges... Mais la proposition de la coalition était trop alléchante et la ligne Krasnaya se laissa séduire. La grande gagnante de ce traité de paix fut, bien sûr, la zone de la Hanse, qui fermait ainsi le cercle et balayait les derniers obstacles à son épanouissement. Les parties tombèrent d'accord pour observer et renforcer le statu quo et s'interdire toute activité subversive sur les territoires de l'ancien ennemi. Ainsi tout le monde fut satisfait. Et entre les canons et les politiciens réduits désormais au silence, ce fut au tour des manipulateurs d'opinion de prendre le relais et d'expliquer aux masses que c'était bien leur camp qui avait su tirer le plus de profit des palabres diplomatiques et qui, par conséquent, avait gagné la guerre.

» Des années s'étaient écoulées depuis le jour mémorable de la signature des accords de paix, toujours observés par les deux parties. La Hanse avait découvert dans la ligne Krasnaya un partenaire commercial lucratif et cette dernière avait renoncé à ses velléités expansionnistes. Le camarade Moskvine, secrétaire général du Parti communiste du Métropolitain moscovite baptisé en mémoire de Vladimir Ilitch Lénine, établit dialectiquement la possibilité du développement du communisme sur une ligne unique et prit la décision historique de mettre ses théories en chantier. Les anciennes rancœurs furent ainsi oubliées. »

Artyom avait bien retenu cette leçon d'histoire contemporaine, tout comme il s'efforçait de retenir tout ce que pouvait lui enseigner son père adoptif.

— C'est bien qu'ils aient arrêté le massacre, dit Piotr Andreïevitch. Pendant un an et demi, on ne pouvait pas mettre le pied derrière la ligne circulaire : des barrages partout, des vérifications de papiers à n'en plus finir. J'y avais des affaires, en ce temps-là, et le seul moyen d'y accéder c'était de traverser la zone de la Hanse. Alors, qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai traversé la Hanse. Et là, je me suis fait arrêter sur Prospect Mira. C'est tout juste s'ils m'ont pas fusillé sur place.

— Sans dec' ? T'avais jamais raconté ça, vieux... Et comment ça t'est arrivé ? s'intéressa Andreï.

Artyom se renfrogna légèrement, sentant irrémédiablement s'échapper de ses mains le flambeau du narrateur. Mais l'histoire promettait d'être intéressante et il s'abstint de râler.

— Comment, comment ? Ah ! Très simplement, ils m'ont pris pour un espion Rouge, voilà comment ! Donc je sors du tunnel, celui de notre ligne, à Prospect Mira. Mais la Hanse a étendu son pouvoir sur les deux parties de la station. Une annexion, comme qui dirait. Mais ils sont un peu plus souples, vu qu'il y a une espèce de grande foire commerciale là-bas. Enfin, vous savez comment c'est sur le territoire de la Hanse, les stations qui se trouvent sur l'Anneau même, c'est comme leur maison ; les couloirs des correspondances vers les lignes radiales, leurs zones frontalières, c'est là-bas que se passent les contrôles des passeports...

— Mais on le sait, ça ! Qu'est-ce que tu nous saoules avec ton cours magistral ? Raconte plutôt ce qui t'est arrivé, l'interrompt Andreï.

— Le contrôle des passeports, répéta Piotr Andreïevitch en fronçant sévèrement les sourcils. Les stations des lignes radiales accueillent les foires et les marchés, là-bas, les étrangers peuvent aller et venir à leur guise, mais traverser la frontière, macache ! Donc je sors du tunnel à Prospect Mira, j'avais un demi-kilo de

thé sur moi. Et j'avais besoin de munitions pour ma kalache. Je pensais troquer l'un pour l'autre. Mais, là-bas, ils sont en guerre, ils ne lâchent rien de leurs stocks militaires. Moi, je questionne à droite, à gauche, mais à chaque fois les vendeurs m'envoient sur les roses et prennent la tangente. Un seul m'a causé à l'oreille : « Qu'est-ce que tu veux des munitions, imbécile... Décarre d'ici et au plus vite, ils ont déjà dû te dénoncer. » Je remercie le gars et je file à l'anglaise vers le tunnel. Et juste à la sortie, je me fais arrêter par une patrouille. Au même moment retentissent des sifflets du côté de la station, et voilà qu'une autre escouade arrive en courant. Mes papiers, qu'ils veulent voir. Moi, je leur file mon passeport avec le cachet de notre station. Ils le regardent sous toutes les coutures et me disent : « Et le laissez-passer, il est où ? » Et moi, je leur fais : « Qu'est-ce que vous me chantez ? Quel laissez-passer ? » C'est là que je l'apprends : pour aller à la station, il faut obligatoirement un laissez-passer. À côté de la sortie du tunnel, il y a une petite table et, cette table, c'est leur consulat. Ils vérifient l'identité et délivrent, dans le cas d'absolue nécessité, un laissez-passer. J'vous jure, ces rats de bureaucrates !

» Comment je suis passé à côté de cette foutue table ? Pourquoi ces jean-foutre m'ont pas arrêté ? J'en sais rien... Va t'expliquer avec la patrouille maintenant. Et cet abruti rasé, malpoli et arrogant dans son camo qui monte sur ses grands chevaux : “Tu t'es glissé entre les mailles du filet, qu'il me dit, tu t'es infiltré”, qu'il me dit ! Et le voilà qui feuillette mon passeport et tombe sur le cachet de la ligne Sokolnitcheskaya. J'y habitais avant, sur la Sokolnitcheskaya... Il mate ce cachet et je vois ses yeux qui s'injectent de sang, comme un taureau à la vue d'un torchon rouge. Il arrache son AK de son épaule et se met à aboyer : “Mains sur la tête, salopard !” Une espèce de réflexe conditionné. Et il me chope par le colback et me traîne à travers toute la station, vers le point de passage dans le couloir de correspondance, pour me montrer à son supérieur. Et je l'entends marmonner : “Attends un peu que j'obtienne l'autorisation de ma

hiérarchie et je te fais la peau, sale espion !” Et là, je me sens mal. J’essaie de me justifier : “Mais non, je ne suis pas un espion ! Je suis un commerçant ! Je vends du thé, de la station VDNKh.” Et il me répond que, ce thé, il va me le faire bouffer, à coups de crosse qu’il va m’en bourrer le gosier pour en faire entrer davantage. Je vois que je ne suis pas très convaincant pour le coup et, pour peu que la hiérarchie s’en lave les mains, on va me traîner à deux cents mètres de la station, me coller le nez au mur et me transformer en passoire conformément aux lois des temps de guerre. Et je me dis que c’est pas bon, tout ça... Nous arrivons au point de contrôle et mon bidasse s’en va consulter son chef sur la meilleure manière de me trouer la peau. Et là, je lève les yeux sur son commandant et j’ai comme un poids qui tombe des épaules : je reconnais Pachka Fedotov, mon copain de classe, on était restés potes bien après l’école et puis on s’était perdus de vue...

— Ta mère ! Tu m’as foutu les jetons ! Et moi qui croyais qu’on t’avait descendu, intervint avec malice Andreï.

Tous ceux tassés autour du feu du poste de garde rirent de bon cœur.

Même Piotr Andreïevitch, qui avait commencé par se renfrogner en foudroyant Andreï du regard, finit par sourire. Le rire se répandit à travers le tunnel, faisant naître quelque part dans ses tréfonds un écho aux sonorités altérées angoissantes... La tension revint au sein du groupe, qui fut à nouveau enveloppé de silence.

Ce fut alors que de l’obscurité du tunnel nord se firent entendre ces mêmes bruits suspects qui avaient effrayé Artyom quelques dizaines de minutes plus tôt : des chuintements accompagnés de pas légers.

Andreï fut le premier à les percevoir et se tut immédiatement. D’un geste, il enjoignit le silence à ses compagnons, ramassa son AK et quitta sa place. Lentement il enleva le cran de sûreté et fit jouer le levier d’armement, puis, tout aussi silencieusement, il s’aplatit contre le mur et glissa vers les ténèbres du tunnel.

Artyom aussi se leva : il était curieux de savoir qui il avait laissé filer la première fois, mais Andreï se tourna vers lui, courroucé, pour lui intimer le silence d'un geste.

Il épaula son arme à l'endroit même où la lumière cédaît la place aux ténèbres, s'aplatit au sol et cria :

— Lumière !

Un de ses hommes, qui tenait prête dans ses mains une lampe bricolée par les génies de la station à partir d'un phare de voiture, bascula l'interrupteur et une lumière aveuglante déchira l'obscurité. Pendant une fraction de seconde apparut devant leurs yeux une forme indéfinie : quelque chose de petit à l'apparence inoffensive, qui se précipita vers le nord. N'y tenant plus, Artyom hurla à pleins poumons :

— Tirez ! Ça va se sauver !

Mais Andreï ne tirait pas. Piotr Andreïevitch se leva à son tour, l'arme au poing, et cria :

— Andreï, mon vieux ! T'es vivant ?

Les hommes assis près du feu échangèrent des murmures inquiets et les crans de sûreté cliquetèrent. Enfin, Andreï apparut dans le faisceau de la lampe, une main devant les yeux.

— Mais oui, je suis en vie ! répondit-il sans pouvoir retenir son hilarité.

— Qu'est-ce que t'as à glousser ? demanda Piotr Andreïevitch, sur ses gardes.

— Des mutants ! Des mutants à trois jambes et deux têtes ! Des Noirs ! Ils vont tous nous tuer ! Tirez, tirez, sinon ils vont s'enfuir ! Vous en faites du bruit pour rien, dites-moi ! continuait Andreï en riant de plus belle.

— Et pourquoi t'as pas tiré ? Mon gars, lui, il est jeune, il a pas encore les réflexes. Mais toi, comment t'as pu le laisser passer ? T'es plus un gamin ! Tu sais pas ce qui est arrivé à la Polejaïevskaya ? demanda Piotr Andreïevitch irrité lorsque Andreï revint près du feu.

— J'ai entendu cette histoire de Polejaïevskaya des centaines de fois ! rétorqua Andreï. Un chien, voilà ce que c'était ! Plutôt

un chiot qu'un chien adulte d'ailleurs. C'est la deuxième fois qu'il essaie de s'approcher de votre feu pour y trouver un peu de lumière et de chaleur. Vous avez failli le tuer et maintenant vous me tancez pour ne pas l'avoir fait ? Assassins !

— Et comment je peux le savoir, moi, que c'est un chien ? s'emporta Artyom. Il faisait plein de bruits étranges... Et puis on dit que, pas plus tard que la semaine dernière, il y avait dans le coin un rat de la taille d'un cochon (il sentit un frisson lui parcourir l'échine), la moitié d'un chargeur ils ont vidé sur la bête, et elle continuait comme si de rien n'était.

— T'as raison de prêter foi à tous les racontars ! Viens par là que je te l'apporte, ton rat, dit Andreï, et, réajustant sa mitrailleterie en bandoulière, il s'enfonça à nouveau dans les ténèbres.

Une minute plus tard, on entendit son sifflement, puis le son de sa voix :

— Viens ! Viens ici, petit ! N'aie pas peur !

Une dizaine de minutes s'écoulèrent alors qu'Andreï essayait de gagner la confiance de son interlocuteur invisible par des paroles apaisantes et des sifflements. Enfin, sa silhouette apparut à nouveau dans la pénombre du tunnel. De retour près du feu, il sourit victorieusement et ouvrit les pans de son blouson. Un chiot tremblant, mouillé des pieds à la tête, incroyablement sale, dont le pelage en lambeaux avait une couleur indéterminée, roula à terre. Il regarda l'assemblée de ses yeux noirs remplis de terreur, les oreilles rabattues sur la tête. Son premier réflexe fut la fuite, mais Andreï l'attrapa par la peau du cou et le ramena près du feu. Sans cesser de le caresser, il se défit de son blouson et couvrit l'animal.

— Il faut bien qu'il se réchauffe un peu, le pauvre...

— Arrête ça, vieux, il est sûrement plein de puces, tenta de le raisonner Piotr Andreïevitch. P't-être même qu'il a des vers. C'est un coup à ce que tu chopes une saloperie et que tu contamines la station...

— Oh, ça va, toi ! Arrête de m'emmerder. Regarde-le plutôt ! répliqua Andreï.

Joignant le geste à la parole, il rabattit un pan de son blouson pour montrer le museau du chiot toujours tremblant.

— Regarde-le dans les yeux, vieux ronchon ! Ces yeux ne peuvent pas mentir !

Piotr Andreïevitch toisa le chiot d'un œil sceptique. Le regard du petit animal, même empreint de peur, était sans conteste honnête. Et Piotr Andreïevitch se laissa attendrir.

— Bon, d'accord, mon cher naturaliste... laisse-moi voir si je ne peux pas lui trouver quelque chose à se mettre sous la dent, maugréa-t-il avant de plonger la main dans son sac à dos.

— Cherche bien, l'ami. Qui sait ? peut-être qu'en grandissant ce chien vous rendra de fiers services. C'est peut-être un berger allemand, dit Andreï en se rapprochant du feu avec le chiot.

— Mais qu'est-ce qu'il fait là, ce chiot ? Il n'y a pas d'humains au nord. Seulement des Noirs. Est-ce que les Noirs élèvent des chiens ? demanda un des hommes d'Andreï, un type maigre aux cheveux ébouriffés qui s'était contenté jusque-là d'écouter les autres et observait le chiot endormi d'un air méfiant.

— Tu n'as pas tort, bien sûr, Kiril, répondit Andreï. À ce que je sais, les Noirs n'ont aucun élevage d'animaux.

— Et comment ils survivent ? Qu'est-ce qu'ils mangent ? demanda le deuxième garde, qui était arrivé avec Andreï, en grattant sa mâchoire mal rasée.

C'était un homme de haute taille, solidement bâti, aux épaules larges et à l'air aguerri, dont le crâne était complètement rasé. Il portait un long imperméable en peau, solidement cousu, ce qui était une véritable rareté dans le métro.

— Ce qu'ils mangent ? Il paraît qu'ils mangent tout et n'importe quoi : de la charogne, des rats, des gens... On dit qu'ils ne sont pas très regardants, tu sais... répondit Andreï avec une grimace de dégoût.

— Des cannibales ? demanda le tondu sans une once de surprise dans la voix, et Artyom sentit que l'homme y avait déjà été confronté.

— Des cannibales... Ils ne sont pas humains. Que le diable les emporte ! On ne sait même pas ce qu'ils sont. Heureusement qu'ils n'ont pas d'armes, ça nous permet de les tenir à distance. Pour l'instant, en tout cas. Hé ! Piotr ! Tu te souviens de ce qui s'est passé y a six mois, quand on a réussi à en prendre un vivant et à l'emprisonner ?

— Sûr que j'm'en souviens, répondit Piotr Andreïevitch. Il est resté deux semaines dans les geôles. Il buvait rien, ne touchait pas à la nourriture, il a fini par crever.

— Et vous ne l'avez pas interrogé ? demanda le tondu.

— Il n'entravait pas un mot de ce qu'on lui disait. On lui parle en russe et il reste muet. Tout le temps qu'il a passé avec nous, il est resté muet comme une carpe. On le tabasse, il se tait. On lui apporte à manger, toujours silencieux. On l'a seulement entendu grogner de temps à autre. Et il a hurlé peu avant de mourir, à en réveiller toute la station.

— Ça ne nous dit toujours pas ce que fout ce clébard ici, leur rappela Kiril.

— Qui sait ce qu'il peut bien faire ici, ce chien ?... Peut-être qu'il s'est enfui de chez eux. Peut-être qu'ils voulaient le bouffer. Y a quoi, deux kilomètres tout au plus. Ça paraît plausible. Ou alors il appartient à quelqu'un. Quelqu'un qui descendait du nord et qui est tombé en plein sur eux. Et le chiot a su se carapater juste à temps. Mais on s'en fiche d'où il peut venir. Regarde-le toi-même, il t'a l'air d'une monstruosité ? Il a une tête de mutant ? C'est un chiot, tout simplement, rien à craindre de ce côté. Et s'il vient voir les hommes, c'est qu'il a été dressé. Ça fait trois plombs qu'il vous tourne autour pour venir près du feu...

Kiril se tut, réfléchissant à ce qui venait d'être dit. Piotr Andreïevitch s'empara du jerrycan et remplit la bouilloire.

— Quelqu'un voudra encore du thé ? demanda-t-il. Je vous propose qu'on s'en prenne un petit dernier, c'est bientôt l'heure de la relève.

— Du thé ! Voilà enfin des paroles sensées ! s'écria Andreï.

Les autres acquiescèrent.

L'eau se mit à bouillir. Piotr Andreïevitch servit une tasse à qui en voulait et en profita pour formuler une demande :

— Vous, enfin... il ne faut pas parler des Noirs. L'autre fois, on était assis, là, et le sujet a dévié sur eux, et ils sont arrivés. Et les autres me racontaient que ça leur est arrivé de la même manière. C'est peut-être que des coïncidences, j'suis pas superstitieux, mais si c'était pas le cas ? Et s'ils sentaient qu'on parle d'eux, hein ? On a presque fini notre tour de garde, est-ce qu'on a vraiment besoin d'une attaque au dernier moment ?

— Bah... pas vraiment, non, acquiesça Artyom.

— Allez, courage ! Te laisse pas abattre, mon gars ! On y arrivera ! dit Andreï d'une voix qu'il voulait réconfortante mais qui manquait de conviction.

À la seule pensée des Noirs, on était parcouru de tremblements irrépressibles, même Andreï, qui s'évertuait à ne pas le montrer. Nul homme ne l'effrayait : ni les bandits ni les anarchistes coupeurs de têtes, ni même les combattants de l'Armée Rouge. Mais la non-vie – c'était ainsi que certains qualifiaient les Noirs – le révoltait. Non pas qu'il la redoutât, mais il ne pouvait y penser de la façon détachée avec laquelle il considérait tous les dangers émanant des hommes.

Chacun se tut. Un silence lourd et oppressant enveloppa les factionnaires assis autour du feu. On entendait à peine le crépitement des flammes, alors que l'écho du tunnel nord apportait parfois des bruits assourdis comparables à des gargouillements gastriques, comme si le métropolitain moscovite était l'intestin géant d'une créature inconnue. Et ces échos plongeaient les hommes dans l'effroi.



LE CHASSEUR

Des souvenirs atroces s'insinuent dans l'esprit d'Artyom. Les Noirs... Il n'avait eu affaire à ces maudites monstruosités qu'une seule fois, lorsqu'il était de garde. Mais la peur qui l'avait alors submergé... et quelle peur !

En faction dans l'avant-poste. À la chaleur d'un feu. Soudain, des profondeurs insondables des tunnels parvient un battement sourd et rythmé ; presque inaudible au loin, il s'intensifie et se rapproche... Et puis un vacarme infernal à déchirer les tympanes se déchaîne là, tout près... Panique ! Alerte ! En un clin d'œil tout le monde est à pied d'œuvre. On empile les sacs de sable. On renverse les caisses qui, quelques instants plus tôt, servaient de siège. Barrer la route. Se mettre à couvert. Et le responsable qui hurle à se rompre les cordes vocales : « Alerte ! »

Les réservistes quittent la station pour prêter main-forte. Au trois centième mètre on sort la mitrailleuse lourde. Et ici, à l'avant-poste, où l'on essuiera le premier choc – le plus violent –, les hommes se jettent à terre derrière les abris de fortune, pointent leurs armes vers la gueule béante du tunnel et se figent. Enfin, lorsque l'ennemi n'est plus qu'à quelques pas, les projecteurs s'allument. Et dans les faisceaux de lumière, on aperçoit des silhouettes étranges et fantasmagiques : nues, recouvertes d'une peau noire et luisante, les yeux démesurés et la bouche béante... Elles avancent d'un pas cadencé, le port droit et sans subterfuge, vers la barricade, vers les hommes, vers la mort. Encore et toujours plus proches... Trois... cinq... huit

monstres... Et soudain le premier rejette la tête en arrière et laisse échapper un hurlement d'outre-tombe.

Les poils se dressent sur l'échine. Se relever et fuir. Abandonner son arme. Abandonner ses camarades. Tout envoyer au diable et fuir... La lumière crue des projecteurs, braquée en pleine gueule de ces créatures de cauchemar, devrait les aveugler. Mais elles n'en éprouvent aucune gêne et, du même pas cadencé, les yeux grands ouverts braqués sur la lumière, avancent inexorablement. Ont-elles seulement des pupilles ?

Et puis, enfin, ceux des trois cents mètres arrivent avec la mitrailleuse lourde. Ils se plaquent au sol à vos côtés. Les ordres volent. Tout est prêt... Le tant attendu « Feu à volonté ! » déchire l'air. Le tunnel se remplit du staccato des fusils d'assaut et du tonnerre de la mitrailleuse lourde. Mais les Noirs ne s'arrêtent pas. Ne se courbent pas. Le port toujours droit, ne manquant jamais un pas, ils avancent en rythme. Toujours. Dans la lumière du projecteur on voit les balles déchirer leur chair luisante, les projeter en arrière. Ils tombent. Mais ils se relèvent aussitôt et, se redressant de toute leur taille, reprennent leur marche. Et à nouveau, plus rauque et enroué que la première fois – les balles ayant déchiré les gorges –, s'élève l'épouvantable hurlement. Et cela continue encore des minutes durant, jusqu'à ce que l'ouragan d'acier brise enfin cet entêtement inutile et inhumain.

Ensuite, une fois que ces corps sont étendus, immobiles et silencieux, sans jamais s'en approcher à moins de cinq mètres, on les achève de loin, par précaution, d'une balle dans la tête. Et même quand tout sera fini, quand les cadavres auront été jetés dans la fosse, un tableau cauchemardesque persistera encore longtemps devant les yeux. La vision de ces êtres, déchirés par les balles, aux yeux immenses, écarquillés, brûlés par la lumière du projecteur, qui continuent à progresser de leur pas lent et cadencé...

Artyom tressaillit à cette pensée. Oui, mieux valait ne pas en parler, pensa-t-il. Juste comme ça, au cas où...

— Hé ! Andreïevitch ! Rassemblez vos bardas ! On arrive ! cria-t-on dans la noirceur du tunnel sud. Votre tour de garde est terminé !

On s'affaira soudain autour du feu. Les hommes se levèrent, déliant leurs membres gourds, ramassant leurs sacs et passant leurs armes en bandoulière. Andreï s'empara du chiot qu'il avait trouvé dans le tunnel. Piotr Andreïevitch et Artyom rentraient à la station, mais Andreï et ses hommes s'arrêteraient au poste des trois cents mètres : leur tour de garde n'était pas encore achevé.

La relève arriva. On échangea des poignées de main et les informations essentielles sur le quart écoulé. Les nouveaux venus souhaitèrent un sommeil réparateur aux factionnaires sur le départ et s'installèrent près du feu, reprenant une conversation commencée plus tôt.

Quand leur petit groupe se fut mis en marche vers le sud, vers la station, Piotr Andreïevitch s'engagea dans une conversation à bâtons rompus avec Andreï ; visiblement une dispute autour d'un de leurs sujets de désaccord favoris. Le tondu, celui qui s'intéressait tant aux Noirs, en profita pour se laisser distancer et, se retrouvant à côté d'Artyom, cala son pas sur celui du jeune homme.

— Donc, euh... tu connais Soukhoï ? lui demanda-t-il d'une voix basse, sans le regarder dans les yeux.

— Sacha ? Bien sûr ! C'est mon père adoptif. On habite ensemble, répondit honnêtement l'intéressé.

— Eh ben... Ton père adoptif. Ça, pour une nouvelle... marmonna le tondu.

— Et comment vous appelez-vous ? demanda Artyom, décidant que, puisque l'autre l'interrogeait sur un membre de sa famille, il pouvait se permettre une question personnelle.

— Moi ? Comment je m'appelle ? demanda l'autre, surpris. Pourquoi tu demandes ça ?

— Bah, pour transmettre à Sacha... enfin, à Soukhoï que vous avez demandé de ses nouvelles.

— Ah, d'accord, pour ça... Hunter... Dis-lui que Hunter a demandé de ses nouvelles. Le chasseur. Passe-lui le bonjour.

— Hunter ? C'est pas un nom, ça. C'est quoi, un nom de famille ? Un surnom ?

— Famille ? Hmm, sourit Hunter. Et pourquoi pas ? Après tout... Non, mon gars, ni un prénom ni un nom de famille. C'est... comment dire ?... ma profession. Et toi, tu t'appelles comment ?

— Artyom.

— Bien. Comme ça, on se connaît. Je pense que nous aurons l'occasion d'apprendre à nous connaître davantage. Et dans peu de temps. Porte-toi bien !

Saluant Artyom d'un clin d'œil complice, il s'arrêta avec Andreï au poste des trois cents mètres.

La distance qu'il leur restait à couvrir était dérisoire et on entendait déjà le bourdonnement de la station. Piotr Andreïevitch, qui marchait à côté d'Artyom, lui demanda d'une voix qui trahissait sa préoccupation :

— Dis-moi, Artyom, c'est qui ce moujik ? De quoi vous avez bavardé tous les deux ?

— Bizarre, ce type... Il me posait des questions sur Sacha. C'est peut-être une connaissance... Et vous le connaissez, vous ?

— Je crois pas, non... Il est de passage dans la station pour deux ou trois jours. Pour affaires, je crois. Ils se connaissent avec Andreï, visiblement, c'est pour ça que l'autre a demandé à faire le tour de garde avec lui. Dieu seul sait pourquoi... Maintenant qu'on en parle, il a une tête familière...

— Il a pas un physique qu'on oublie facilement, c'est sûr, dit Artyom.

— C'est ça. Où est-ce que j'ai bien pu le voir ? Tu saurais pas son nom, des fois ?

— Hunter. C'est comme ça qu'il a dit s'appeler. Moi, j'y comprends rien.

— Hunter ? Pas un nom qui sonne russe, ça, fit Piotr Andreïevitch en s'assombrissant.

On apercevait au loin un halo rouge : à VDNKh, comme dans la majorité des stations, l'éclairage général était en panne et, depuis deux décennies, les habitants du métro vivaient à la lueur rouge des éclairages de secours. Les seuls endroits où il était possible, même si cela restait rare, de trouver des ampoules électriques normales étaient les « logements privés » : tentes et petites pièces de service. Et seules quelques stations très riches pouvaient s'offrir le luxe d'être éclairées par de véritables lampes à mercure. C'étaient des sujets de légendes et il arrivait que des provinciaux, résidant dans de petites stations excentrées et oubliées de tous, caressaient des années durant le rêve fou de pouvoir s'y rendre pour admirer cette merveille.

En quittant le tunnel, ils rendirent leurs armes, signèrent les reçus, et Piotr Andréievitch serra la main d'Artyom.

— Allez, au plumard ! Déjà que je tiens difficilement en l'air, j'imagine que tu dois carrément dormir debout. Mes chaleureuses salutations à Soukhoï. Dis-lui de passer à la maison.

Artyom le salua et, sentant d'un coup tout le poids de la fatigue sur ses épaules, se traîna vers son chez-lui.

Deux cents personnes environ vivaient à VDNKh. Certains habitaient des locaux de service, mais la plupart étaient logés dans des tentes disposées sur le quai. C'étaient de vieilles tentes militaires, déjà bien usées par le temps, mais de bonne facture. Dans ces souterrains, elles étaient, par la force des choses, à l'abri du vent et de la pluie et on les rapiécail régulièrement, aussi pouvait-on y vivre confortablement : elles ne laissaient passer ni chaleur ni lumière et atténuaient même les bruits. Que demander de plus à un chez-soi ?

Les tentes couraient le long des murs, le long des voies et dans le hall central de la station. Le quai s'était transformé en une sorte de rue : entre les deux rangées d'abris avait été libéré un passage assez large pour s'y mouvoir. Les tentes les plus grandes, destinées aux familles nombreuses, étaient disposées sous les arches. Mais il y avait toujours des passages dégagés pour la circulation aux deux extrémités du hall et en son milieu.

Sous le quai, il y avait aussi des espaces aménageables, mais leur faible hauteur sous plafond les rendait inhabitables. À VDNKh, ces espaces avaient été transformés en entrepôts de marchandises.

Les deux tunnels menant vers le nord étaient raccordés l'un à l'autre à quelques dizaines de mètres de la station ; à l'époque, cela permettait aux rames de faire demi-tour et repartir en sens inverse. Désormais, l'un de ces deux tunnels ne courait que jusqu'au raccordement, un éboulement ayant scellé la voie à tout jamais, et l'autre serpentait vers le nord, vers Botanitcheskiy Sad. On le laissait comme voie de retraite pour une situation désespérée et c'était dans ce tunnel qu'Artyom montait la garde. La courte portion du second ainsi que le tunnel de liaison avaient été convertis en champignonnières. Là-bas, les voies étaient démontées, la terre meuble, on y transportait les déchets des fosses d'aisance, et partout blanchissaient en rangs méticuleusement alignés les chapeaux ronds des champignons. L'un des tunnels sud était également scellé par un éboulement à trois cents mètres de la station. Et là, loin de l'habitat des hommes, étaient construits les fumoirs et les enclos à cochons.

La « maison » d'Artyom se trouvait dans la « rue principale ». C'était là qu'il partageait une tente avec son père adoptif, un homme important, qui travaillait directement avec l'administration de VDNKh et s'occupait des contrats avec les autres stations ; aussi disposaient-ils d'une tente à leur usage exclusif. Très régulièrement, son père adoptif disparaissait pour deux ou trois semaines, mais, prétextant que les affaires dont il s'occupait étaient dangereuses et qu'il ne voulait lui faire courir aucun risque, il ne proposait jamais à Artyom de l'accompagner. Il revenait de ces expéditions amaigri, hirsute, pas rasé et parfois même blessé, mais toujours il passait la première soirée avec Artyom, lui racontant des choses incroyables, même pour quelqu'un habitué aux étrangetés de ce monde grotesque.

Artyom, bien sûr, avait envie de voyager, mais errer sans but dans le métro était dangereux : les patrouilles de stations étran-

gères étaient toujours suspicieuses et ne laissaient pas passer des hommes armés, et partir dans les tunnels désarmé équivalait à une mort certaine. Aussi, depuis qu'ils étaient arrivés de la Save-
lovskaya, Artyom n'avait jamais eu l'occasion de voyager très loin. Il lui arrivait d'aller à l'Alexeïevskaya pour affaires, accompagné, bien entendu, toujours au sein de convois. Il poussait même parfois jusqu'à la Rijskaya. Il avait également un autre voyage à son actif, mais dont il ne pouvait parler à personne malgré l'envie qui l'en démangeait...

C'était arrivé il y avait bien longtemps. À l'époque, la station Botanitcheskij Sad n'était pas infestée de Noirs. Ce n'était qu'une station abandonnée plongée dans la pénombre, et les postes de garde de VDNKh se tenaient bien plus au nord. À l'époque, Artyom n'était qu'un gamin et, avec des amis, ils avaient osé braver l'interdit : un jour, ils avaient profité d'une relève pour se faufiler au-delà du dernier cordon de sécurité, avec des lampes de poche et un fusil de chasse à deux coups volé aux parents de l'un d'eux, et explorer de fond en comble Botanitcheskij Sad. C'était effrayant et passionnant à la fois. Partout où se posait le rayon de la lampe de poche, on relevait des signes d'occupation humaine : des cendres, des livres à moitié consumés, des jouets brisés, des vêtements déchirés... Des rats couraient çà et là, et de temps à autre on entendait des bruits étranges en provenance du tunnel. L'un des amis d'Artyom – il n'était plus sûr duquel mais, selon toute vraisemblance, ce devait être Jeniya, le plus remuant et le plus curieux des trois – avait soudain proposé d'essayer d'ouvrir le vantail qui barrait l'accès au quai et de prendre les escalators pour monter à la surface, toutes lumières éteintes, juste pour voir comment c'était.

Artyom s'était aussitôt déclaré contre cette entreprise. Les récits de son père adoptif sur les gens qui s'étaient aventurés à la surface, la manière dont ils restaient longtemps malades après leur sortie et les horreurs qu'on pouvait croiser dans les rues dévastées étaient trop frais dans son esprit. Mais il s'était retrouvé en minorité : les autres voulaient à tout prix le persua-

der que c'était pour eux une chance unique. Quand pourraient-ils à nouveau se retrouver sans adultes dans une station abandonnée ? Et monter à la surface pour voir – voir de leurs propres yeux ! – le monde d'en haut. Comment cela faisait-il quand on n'avait plus rien au-dessus de la tête... Désespérés de ne pouvoir le convaincre, ils avaient déclaré, couard qu'il était, qu'il n'avait qu'à rester en bas tout seul et attendre leur retour. Rester seul dans une station abandonnée et perdre de surcroît la face devant ses deux meilleurs amis avait semblé impensable à Artyom, qui avait accepté de se joindre à eux à contrecœur.

Étonnamment, le mécanisme qui manœuvrait le vantail séparant le quai de l'escalator était en état de marche. Et ce fut justement Artyom qui réussit à le faire démarrer après une demi-heure de vaines tentatives. Le panneau métallique rouillé glissa sur le côté avec un grincement infernal et devant leurs yeux apparurent les premières marches de l'escalator. Certaines s'étaient effondrées et à travers les trous béants, à la lueur des lampes de poche, on apercevait des rouages gigantesques rongés par la rouille, figés à jamais depuis des années, envahis par quelque chose de brun et dont on pouvait à peine percevoir le mouvement... Ils avaient dû se faire violence pour continuer leur progression. À plusieurs reprises, des marches avaient cédé sous leur poids dans un grincement strident, les obligeant à s'agripper aux armatures des lampes pour dépasser le trou sous leurs pieds. Le chemin vers la surface n'était pas long, mais la détermination initiale s'était évaporée à la première marche défaillante et, pour se remonter le moral, ils s'étaient imaginés dans la peau de véritables stalkers.

Des stalkers...

Ce mot, étrange et étranger à la langue russe, s'y était confortablement installé. Jadis on appelait ainsi des gens que la pauvreté poussait à se rendre sur des polygones de tir abandonnés pour démonter les obus et les bombes qui n'avaient pas détoné et rapporter des douilles aux collecteurs de métaux ; ou encore des originaux qui, en temps de paix, exploraient les égouts...

Mais il y avait, chez tous ceux qu'on désignait ainsi, un point commun : ils exerçaient une activité dangereuse qui les amenait au contact de l'inconnu, de l'incompréhensible, du mystérieux, du lugubre, de l'explicite... Qui sait ce qui se passait sur les polygones abandonnés, où la terre radioactive, labourée par des milliers d'explosions, sillonnée de tranchées, creusée de catacombes, engendrait des abominations ? Et pouvait-on seulement imaginer ce qui aurait élu domicile dans les canalisations de la mégalopole une fois que ses constructeurs en avaient scellé les accès, quittant à jamais ces couloirs étroits, sombres et lugubres ?

Dans le métro, on appelait « stalkers » les rares courageux qui osaient fouler le sol de la surface. Engoncés dans des combinaisons protectrices, munis de masques à gaz aux verres teintés et armés jusqu'aux dents, ces hommes et ces femmes montaient là-haut récupérer ce dont l'humanité avait besoin pour survivre : matériel militaire, appareillages divers, pièces détachées, combustible de chauffage... Les téméraires qui montaient se comptaient par centaines, ceux capables de redescendre en vie, sur les doigts d'une main. Ceux-là valaient leur pesant d'or et on les prisait encore davantage que les anciens employés du métropolitain. Les dangers qui les guettaient ne manquaient pas, depuis les radiations jusqu'aux monstruosité qu'elles avaient engendrées. La vie s'était maintenue en surface, mais ce n'était pas la vie telle qu'on l'avait connue, telle qu'on pouvait encore l'appréhender.

Chaque stalker devenait une légende vivante, un demi-dieu que tout le monde admirait, des plus jeunes aux plus âgés. Quand des enfants grandissent dans un monde où il n'est plus possible de voler ni de naviguer et que des mots tels que « pilote » et « navigateur » se vident peu à peu de leur sens, ils veulent devenir des stalkers. Partir là-haut, nimbés de leurs exploits et accompagnés par des centaines de regards empreints de reconnaissance et d'adoration, pour affronter des créatures monstrueuses et, revenant ici-bas, sous la terre, apporter à leurs

congénères du combustible, des munitions, la lumière et le feu. Apporter la vie.

Artyom, son copain Jeniya et Vitalik le pinailleur, tous les trois voulaient devenir des stalkers. Et, s'obligeant à ramper toujours plus haut sur cet escalator grinçant aux marches défaillantes, ils s'imaginaient dans des combinaisons antiradiation, munis de compteurs Geiger, une mitrailleuse lourde à l'épaule, comme l'étaient leurs modèles. Mais ils n'avaient ni appareils de mesure ni protections et, à la place de l'armement adéquat, ils n'emportaient qu'un fusil de chasse qui ne fonctionnait peut-être même plus.

L'ascension s'était terminée rapidement, ils touchaient presque au but. Par chance il faisait nuit, sinon ils auraient instantanément perdu la vue. Leurs yeux, habitués depuis de longues années à la seule clarté rougeâtre des feux de camp et des éclairages de secours, n'auraient pas supporté un tel changement. Aveugles et sans défense, ils n'auraient eu aucune chance de rentrer chez eux sains et saufs.

L'entrée de la station Botanitcheskij Sad était en ruine. Et à travers le toit crevé on voyait, dégagé désormais de tout nuage de poussière radioactive, le ciel estival d'un bleu foncé, constellé de myriades d'étoiles. Mais qu'est-ce qu'un ciel étoilé pour un enfant qui n'est même pas capable d'imaginer qu'il peut exister un monde sans plafond ? Lorsque le regard levé ne vient pas buter sur des dalles de béton et des entrelacs moisissants de câbles et de tuyaux, mais se perd dans un abîme qui s'est soudain ouvert au-dessus de la tête. Quelle sensation ! Et les étoiles ! Est-ce qu'un être humain qui n'a jamais vu d'étoiles peut imaginer l'infini ? Alors que l'appréhension de l'infini est peut-être venue aux hommes de l'observation du ciel nocturne. Des millions de flammèches brillantes, des pointes d'argent plantées dans une coupole de velours bleu...

Les garçons étaient restés figés des minutes durant sans pouvoir souffler mot. Et sans doute le matin les aurait-il surpris dans la même position, figés dans la mort, brûlés par les radiations, si

ne s'était pas élevé à quelques pas d'eux un hurlement effrayant à en déchirer l'âme. Reprenant leurs esprits, ils battirent en retraite, vers l'escalator, et se ruèrent en bas à toutes jambes, oubliant toute précaution et manquant à plusieurs reprises de plonger dans la gueule des engrenages. S'aidant mutuellement à garder l'équilibre et à franchir les obstacles, ils parcoururent le chemin du retour en quelques secondes.

Dégringolant les dix dernières marches et perdant dans la débâcle le fusil de chasse, ils se précipitèrent vers la console de commande du vantail. Mais le panneau rouillé se coinça sans espoir de fermeture. Terrorisés à l'idée d'être poursuivis par des monstres de la surface, ils s'élançèrent ventre à terre vers le cordon nord.

Comprenant qu'ils avaient sans doute commis l'irréparable en laissant le vantail hermétique ouvert, autorisant ainsi le passage vers le métro, vers les hommes, aux mutants de la surface, ils se jurèrent de tenir leur langue et ne jamais rien révéler aux adultes de leur aventure. Au poste de garde, ils inventèrent une histoire de chasse aux rats dans un tunnel secondaire qui avait mal tourné ; ayant perdu leur fusil, ils avaient pris peur et rebroussé chemin.

Son père adoptif avait passé à Artyom un savon mémorable. Son postérieur s'était longtemps souvenu des coups de ceinturon, mais il avait tenu sa langue tel un partisan embastillé et n'avait jamais révélé leur secret. Ses camarades en avaient fait autant.

On les avait crus.

Maintenant, en se rappelant cette histoire, Artyom se demandait de plus en plus souvent s'il n'existait pas un lien entre leur expédition de l'époque, et surtout la barrière laissée ouverte, et ces non-hommes qui assaillaient leurs cordons de sécurité depuis quelques années.

Sur le chemin de chez lui, il saluait des relations, s'arrêtait parfois pour écouter les nouvelles, serrer des mains amicales, faire la bise à une jeune femme de sa connaissance, donner des

nouvelles de son père aux anciens. Il arriva enfin devant sa tente. Elle était vide et il décida de se coucher sans attendre : huit heures de garde pouvaient venir à bout des plus résistants. Il enleva ses bottes et son blouson et plongea la tête dans l'oreiller. Le sommeil ne se fit pas attendre.

Un pan de la tente se souleva et une silhouette massive se glissa silencieusement à l'intérieur. Le visage du nouveau venu était impossible à distinguer, on voyait seulement le reflet lugubre des éclairages rouges sur un crâne lisse. Une voix sourde se fit entendre : « Nous voilà réunis à nouveau. Je vois que ton père adoptif est absent. Pas grave. On lui mettra la main dessus, à lui aussi. Tôt ou tard. Il ne nous échappera pas. Mais pour l'instant viens un peu avec moi. Faut qu'on bavarde, tous les deux. Par exemple... à propos d'une certaine barrière à Botanitcheskiy Sad. » Artyom, sentant son sang se glacer, reconnut l'homme dont il avait fait la connaissance au cordon, celui qui s'était présenté sous le nom de Hunter. L'autre s'était déjà rapproché de lui, lentement, silencieusement, sans qu'on pût distinguer davantage ses traits sous cet éclairage bizarre... Artyom voulut appeler à l'aide, mais une main puissante, froide comme celle d'un cadavre, vint lui sceller les lèvres. À tâtons, il trouva enfin la lampe de poche, parvint à l'allumer et la braqua sur le visage de l'intrus. Ce qu'il vit alors le priva de ses forces l'espace d'une seconde et le remplit de terreur : à la place d'un visage humain, même peu avenant et sévère, il vit une face noire de jais aux yeux immenses se balancer devant lui, la gueule béante... Artyom se dégagea brutalement et se rua vers la sortie. Soudain, les lumières s'éteignirent et la station fut plongée dans l'obscurité ; seules brillaient au loin les lueurs des feux de camp. Sans prendre le temps de réfléchir, il courut vers cette lumière. Son opposant se jeta à sa poursuite en grognant : « Arrête ! T'as nulle part où aller ! » Un rire effroyable tonna derrière lui, qui se mua peu à peu en un hurlement familier d'outre-tombe. Artyom courait sans se retourner, derrière lui résonnaient les foulées lentes et mesurées de lourdes bottes ; comme si son poursuivant

savait qu'il n'avait pas besoin de hâter l'allure, que, tôt ou tard, il rattraperait sa proie.

Arrivé à la hauteur du feu, Artyom vit un homme assis qui lui tournait le dos. Il le saisit par les épaules, implorant son aide, mais l'homme chut, raide comme un piquet, et Artyom comprit que l'homme était mort depuis longtemps. En scrutant plus attentivement son visage, il reconnut dans le cadavre Sacha, son père adoptif...

— Hé, Artyom ! Assez dormi ! Allez, debout ! Ça fait bien sept heures que tu roupilles... Debout, la marmotte ! On a des invités ! résonna la voix de Soukhoï.

Artyom se redressa sur le lit et le regarda, l'air ahuri.

— Sacha ? C'est toi ? Tu vas bien ? demanda-t-il enfin après une minute de clignements d'yeux.

— Ben, oui, comme tu peux le voir ! Allez, allez, débout, traînasse pas. Faut que je te présente à un ami, dit Soukhoï.

Tout près résonna une voix sourde et familière, et Artyom se mit à transpirer en se souvenant du cauchemar qu'il venait de faire.

— Alors, comme ça, vous vous connaissez déjà ? s'étonna Soukhoï. Bravo, Artyom, tu m'as devancé.

Enfin, l'invité fit son entrée. Parcouru d'un frisson, Artyom se colla à la toile de la tente en voyant Hunter. Le cauchemar défila à nouveau dans sa mémoire : les yeux noirs et vides, l'écho de lourdes bottes dans son dos, le cadavre raide près du feu...

— Oui, on s'est déjà présentés, parvint-il à articuler en tendant à contrecœur sa main à leur invité.

La main de Hunter était chaude et sèche et Artyom essaya de se convaincre que ce n'était qu'un rêve, qu'il n'y avait rien de mauvais dans cet homme, que son imagination avait rejoué dans son sommeil toutes les peurs accumulées durant ses huit heures de garde.

— Dis, Artyom, rends-nous un petit service, fais bouillir l'eau pour le thé. T'as déjà goûté notre thé ? demanda Soukhoï à son hôte. C'est du costaud !

— J'ai eu l'occasion d'en boire, oui. C'est un bon thé. Ils en font aussi à Petchatniki, ça se boit... Alors que chez vous c'est autre chose.

Artyom alla chercher l'eau et fit chauffer la bouilloire au feu commun. Il était expressément interdit de faire du feu dans les tentes : plusieurs stations avaient déjà péri dans des incendies.

Tout en marchant, il réfléchissait au fait que la station Petchatniki était à l'autre extrémité du métro. Il n'osait pas imaginer combien de couloirs et de tunnels il fallait emprunter pour s'y rendre, combien de stations traverser par la ruse, la force ou grâce aux relations... Et l'autre qui laissait négligemment tomber dans la conversation : « À Petchatniki, ils en font aussi... » Il n'y avait pas de doute possible, leur invité était un type intéressant, même si par moments il lui faisait peur. Et sa poigne, un véritable étau ! Alors qu'Artyom lui-même n'était pas une petite nature et ne dédaignait pas les épreuves de force lors de poignées de main.

Une fois l'eau à ébullition, il retourna à la tente. Hunter s'était déjà débarrassé de son pardessus, sous lequel il portait une combinaison de plongée noire fermée jusqu'au cou qui moulait son buste large et puissant et qui rentrait dans un pantalon militaire tenu par une ceinture d'officier. Au-dessus de la combinaison, il portait un gilet pourvu d'une multitude de poches et, sous le bras, dans un holster, un énorme pistolet. Ce n'est qu'en l'observant plus attentivement qu'Artyom comprit que c'était un Stechkin 9 mm sur lequel était vissé un long silencieux ainsi qu'un autre dispositif qui, selon toute vraisemblance, était une visée laser. Ce n'était pas une arme ordinaire. Ce fut à cet instant que lui revint à l'esprit le souvenir de l'épithète dont s'était affublé Hunter lors de sa présentation : « Le chasseur. »

— Allez, Artyom, sers-nous le thé tant qu'il est chaud. Et toi, Hunter, assieds-toi. Alors, quoi de neuf ? lança Soukhoï. Ça fait un sacré bail qu'on ne s'est pas vus !

— Pour le perso, plus tard. Rien d'intéressant de toute façon. C'est chez vous qu'il y a du bizarre. L'espèce de non-vie qui

rampe. Du nord. Entendu tout et n'importe quoi, aujourd'hui, durant la garde. C'est quoi au juste ? demanda Hunter avec sa manière à lui de hacher les phrases.

— C'est la mort, Hunter, répondit Soukhoï en s'assombrissant soudain. C'est notre mort future qui approche. Notre destin qui rampe vers nous. Voilà ce que c'est.

— Pourquoi tu me parles de mort ? J'ai entendu dire que vous vous en sortiez plutôt bien. Ils n'ont pas d'armes. Moi, ce que je veux savoir, c'est ce qu'ils sont, qui ils sont et d'où ils viennent. J'ai jamais entendu parler de trucs comme ça dans d'autres stations. Jamais. Ça veut dire qu'il n'y en a qu'ici. Alors je veux savoir ce que c'est. Je flaire une grande menace. Je veux connaître sa nature, je veux connaître son potentiel. C'est pour ça que je suis là.

— Quand il y a une menace, il faut la liquider, c'est bien ça, Chasseur ? T'as pas changé, toujours à jouer les cow-boys... Mais cette menace peut-elle être liquidée ? Voilà la question, dit Soukhoï avec un sourire amer. Le voilà, le hic ! Ici, c'est plus compliqué que tu ne le penses. Beaucoup plus compliqué. C'est pas simplement des zombies, ces cadavres ambulants de cinoche, tout serait si simple : tu bourres ton flingue avec des balles en argent (il mimait théâtralement de la main un pistolet avant de poursuivre), et bang ! Bang ! Les forces du mal sont vaincues. Mais ici, on n'est pas au cinéma. Ici, c'est autre chose. Une chose terrifiante... Et pourtant il en faut pour m'effrayer, tu le sais, Hunter.

— Quoi, tu paniques ? demanda Hunter, abasourdi.

— Leur arme principale, c'est la terreur. Nos hommes peinent à tenir en place. Nos gars ont des AK, des mitrailleuses, et leurs adversaires marchent sur eux désarmés. Et pourtant, sachant notre supériorité numérique et tactique, ils ont toutes les peines du monde à ne pas abandonner leurs positions pour s'enfuir. Ils deviennent fous de terreur et, je te le dis sous le sceau du secret, certains ont déjà perdu la raison. Et ce n'est pas que de la peur, Hunter ! (Soukhoï baissa la voix.) C'est... Je ne

sais même pas comment t'expliquer ce que c'est. C'est plus fort à chaque fois. Ils agissent sur la tête, d'une façon ou d'une autre. Et si tu veux mon avis, ils font ça sciemment. Tu les sens arriver de loin et cette sensation grandit petit à petit, une espèce d'inquiétude qui te ronge et les jambes qui flanchent. À ce moment-là, tu n'entends rien encore, tu ne vois rien, mais tu sais. Tu sais qu'ils ne sont pas loin. Qu'ils se rapprochent... encore et encore. Et là te parvient le hurlement, t'as qu'une envie, c'est de courir. Ils se rapprochent encore et tu trembles comme une feuille. Et longtemps après, tu les vois encore avancer vers le projecteur, les yeux grands ouverts...

Artyom soupira. Visiblement, il n'était pas le seul à être sujet aux cauchemars. Il avait toujours évité d'aborder le sujet avec quiconque, pensant qu'on le prendrait pour un lâche ou pour un fou.

— C'est la psyché qu'ils sapent, les salauds ! continuait Soukhoï. Le pire, c'est que t'as l'impression qu'ils s'ajustent à ta longueur d'onde. Et la fois suivante, tu les perçois encore mieux, et tu ressens une terreur décuplée. Ce n'est pas seulement de la peur... Ça, je le sais bien.

Il se tut. Hunter se tenait immobile, l'étudiant du regard et, vraisemblablement, analysant ce qu'il venait d'entendre. Puis il avala une gorgée de thé brûlant et parla d'une voix lente et assourdie :

— Ce danger concerne tout le monde, Soukhoï. C'est un danger pour tout ce putain de métro, pas seulement pour votre station.

Soukhoï demeurait silencieux, comme s'il ne voulait pas répondre, mais soudain il explosa :

— Pour tout le métro ? Pour tout le métro, dis-tu ? Non ! Pas seulement le métro. Pour toute notre humanité progressiste, qui a un peu trop joué avec le progrès. Il est temps de régler l'ardoise ! C'est la guerre des espèces, Chasseur. La guerre des espèces ! Ces Noirs, ce n'est pas de la vermine, ce n'est pas la non-vie. C'est l'*Homo novus*, la prochaine étape de l'évolution,

bien mieux adaptée que nous à son milieu. L'avenir est derrière nous, Chasseur ! Peut-être que le Sapiens va moisir deux décennies... allez, poussons jusqu'au demi-siècle... dans ce terrier qu'il s'est lui-même creusé à une époque où il était encore trop nombreux en surface et qu'il fallait bien fourrer les plus pauvres quelque part. Nous allons devenir pâles et frêles comme les morlocks de Wells – tu te souviens ? – dans *La Machine à explorer le temps*, cette vermine qui peuplait les égouts du futur. Eux aussi avaient été des Sapiens auparavant. Ouais, nous sommes d'éternels optimistes, nous ne voulons pas crever ! Nous allons faire pousser des champignons jusque sur notre peau et le cochon deviendra le meilleur ami de l'homme, son partenaire dans la survie, pour ainsi dire... On va bouffer des multivitamines à nous en faire péter la panse, vu que nos bienveillants ancêtres nous en ont laissé des tonnes. On va subrepticement ramper à la surface pour chaparder à la hâte un autre jerrycan d'essence, peut-être quelques loques qui traîneraient pas loin et, si on est vraiment vernis, une poignée de cartouches, et puis faudra filer dare-dare à la maison, dans nos souterrains étouffants, en faisant bien attention à ne pas être vus. Parce que là-haut, à la surface, nous ne sommes plus chez nous. Le monde ne nous appartient plus, Chasseur... Le monde ne nous appartient plus.

Soukhoï se tut et fixa son attention sur la vapeur qui s'élevait lentement de la tasse pour se dissoudre dans la pénombre de la tente. Hunter ne disait rien et Artyom réalisa soudain qu'il n'avait jamais rien entendu de tel dans la bouche de son père adoptif. Il ne restait rien de son assurance habituelle que tout finirait par s'arranger, de son « Te laisse pas abattre ! On y arrivera ! » ni de son regard qui redonnait du courage... Ou alors avait-il toujours fait semblant ?

— Tu ne dis rien, Chasseur ? Tu te tais... Allez ! Réagis ! Mais réagis donc ! Où sont tes arguments ? Où est ton optimisme ? La dernière fois que nous avons parlé, tu affirmais que le niveau des radiations allait baisser et qu'un jour l'humanité

retournerait vivre à la surface. Eh ben, Chasseur... « Le soleil se lèvera au-dessus de la forêt, mais pas pour moi... » chanta, railleur, Soukhoï. Nous planterons nos crocs dans la vie et nous nous y accrocherons de toutes nos forces, parce que peu importe ce que disent les philosophes et affirment les gourous des sectes, et s'il n'y avait rien après ? On ne veut pas y croire, ah ça, non, mais tout au fond de soi se tapit la certitude qu'il n'y a rien... Parce que, nous, on aime ça, Chasseur, pas vrai ? Toi et moi aimons vivre ! Toi et moi ramperons dans ces souterrains puants, dormirons avec les porcs et boufferons des rats, mais nous survivrons ! Pas vrai ? Oh ! Hé ! Réveille-toi, Chasseur ! Personne n'écrira un livre sur toi : « Histoire d'un homme véritable », personne ne chantera ta volonté de vivre, ton instinct hypertrophié de survie. Combien de temps tu tiendras avec les champignons, les multivitamines et les porcs ? Rends-toi, Sapiens ! Tu n'es plus le roi de la nature ! Tu as été détrôné ! T'es pas tenu de clamser dans l'heure, nul t'y oblige. Rampe encore un peu dans ton agonie, noie-toi dans ta merde... Mais sache-le, Sapiens : tu as vécu le temps qui t'était imparti ! L'évolution, dont tu as conçu les lois, a déjà fait pousser une nouvelle branche et tu n'es plus la dernière marche, tu n'es plus la clé de voûte de la création. Tu es un dinosaure. Il faut laisser la place aux nouvelles formes de vie, plus abouties. Ne sois pas égoïste. Le jeu est terminé, il est temps que d'autres y jouent. Ton temps est révolu. Tu es mort. Et tant pis si les civilisations futures se cassent la tête sur les raisons de la disparition des Sapiens. Encore qu'il soit probable que ça n'intéresse personne...

Hunter, qui, durant tout ce monologue, étudiait ses chaussures avec application, leva enfin les yeux sur Soukhoï et dit d'une voix lourde :

— Et toi, t'as bien changé depuis notre dernière rencontre. Je me rappelle t'entendre dire que si nous parvenions à garder la culture, si nous ne nous laissions pas abattre, si nous ne désapprenions pas à parler notre langue, si nous transmettions à nos enfants la lecture et l'écriture, alors ce ne serait pas si mal et

nous réussirions peut-être à nous adapter à la vie souterraine... Tu me l'as dit, oui ou non ? Et maintenant tu me chantes du rends-toi Sapiens... Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Disons que j'ai compris certaines choses, Chasseur. J'ai senti ce que, toi, tu comprendras peut-être un jour ou peut-être jamais : nous sommes des dinosaures et nous vivons nos derniers jours... Que cela prenne dix ans ou un siècle, ça n'y changera rien...

— Toute résistance est futile, c'est ça ? demanda Hunter d'une voix dépourvue d'amitié. C'est ce que tu penses ?

Soukhoï se taisait, les yeux baissés. Cela lui coûtait, à lui qui ne laissait jamais apparaître la moindre faiblesse devant quiconque, de dire ces mots à un vieil ami et plus encore devant Artyom. Cela lui faisait mal d'agiter le drapeau blanc...

— Eh bien, non ! Tu peux toujours attendre ! articula lentement Hunter en se dressant de toute sa taille. Et eux aussi peuvent toujours attendre ! De nouvelles formes de vie, dis-tu ? L'évolution ? La disparition inéluctable ? Les porcs ? Les vitamines ? Mais j'ai traversé bien pire. Ça ne me fait pas peur, tout ça ! T'as compris ? Ne compte pas sur moi pour la reddition. L'instinct de survie ? Appelle-le comme tu veux. Mais oui, je vais les planter, mes crocs, dans la vie. Je l'emmerde, ton évolution ! Les autres formes de vie, qu'elles aillent faire la queue comme tout le monde. Je ne suis pas un bestiau qu'on mène à l'abattoir. Tu veux capituler ? Capitule, va les voir tes formes plus abouties et plus adaptées, laisse-leur ta place dans l'histoire ! Si tu sens que ta guerre est finie, vas-y, fais comme bon te semble, déserte, je ne te jugerai pas. Mais n'essaie pas de me faire peur. Et n'essaie pas de m'emmener avec toi. Qu'est-ce qui te prend de me sermonner comme ça ? Tu penses avoir moins honte si tu te rends en groupe plutôt que seul ? Ou est-ce que l'ennemi te promet une assiette de gruau pour chaque camarade que tu lui livreras ? Mon combat est sans espoir ? Tu dis que nous sommes au bord de la disparition ? Je lui crache dessus, à ta disparition. Si tu crois que ta place est au fond, alors prends une

bonne goulée d'air et descends ! Mais nous ne cheminerons pas ensemble. Si l'Homme sensé, le Sapiens civilisé et raffiné, choisit la capitulation, alors je ne veux plus de cette dénomination distinguée et je rejoins le rang des animaux. Et, comme eux, je vais m'accrocher à la vie et faire rendre gorge aux autres pour survivre. Et je survivrai. Tu m'entends ? Je survivrai !

Il s'assit et demanda doucement à Artyom de lui verser du thé. Soukhoï se leva à son tour et partit remplir la bouilloire et la faire réchauffer. Il était sombre et silencieux. Artyom resta seul avec Hunter. Ses dernières paroles, sa défiance, sa certitude qu'il survivrait l'avaient enthousiasmé. Mais il n'osait pas rompre le silence le premier. Lorsqu'il en prit conscience, Hunter lui adressa la parole :

— Et toi, mon gars, t'en penses quoi de tout ça ? Parle, ne sois pas timide... Tu veux rester assis comme la plante ou le dinosaure en attendant qu'on vienne te chercher ? Tu connais la parabole de la grenouille dans le pot de crème ? Un jour deux grenouilles tombèrent dans un pot de crème. L'une, adepte de la pensée rationnelle, se rendit compte à temps que toute résistance était futile et qu'on ne pouvait tromper son destin. Et comme l'existence d'une vie après la mort était possible, pourquoi se fatiguer et se bercer inutilement de faux espoirs ? Aussi croisa-t-elle ses pattes et s'en alla-t-elle par le fond. L'autre – qui sait ? – était peut-être athée. En tout cas, elle se débattit. On pouvait se demander : à quoi bon ce manège puisque tout est joué ? Mais non, elle continua et persista, tant et si bien qu'elle battit la crème en beurre. Et elle s'en sortit, honorant la mémoire de sa camarade, morte prématurément au nom du progrès de la philosophie et de la pensée rationnelle.

— Qui êtes-vous, au juste ? osa enfin demander Artyom.

— Qui je suis ? Mais, tu le sais déjà. Je suis le Chasseur.

— D'accord, mais qu'est-ce que ça veut dire exactement, chasseur ? Vous faites quoi ? Vous chassez quoi ?

— Comment t'expliquer ?... Sais-tu comment est fait le corps humain ? Il est composé de millions de petites cellules : les

unes transmettent des signaux électriques, d'autres stockent l'information, les troisièmes absorbent les nutriments, les quatrièmes transportent l'oxygène... Mais toutes, même les plus importantes, périraient et l'organisme entier périrait également s'il n'y avait pas de cellules responsables de la défense, le système immunitaire. On appelle ces cellules les macrophages. Elles travaillent avec méthode et précision, comme une montre ou un métronome. Quand une infection s'introduit dans l'organisme, elles la repèrent, la trouvent où qu'elle se cache et tôt ou tard l'attrapent et... (il mimait le geste de tordre le cou et émit un craquement désagréable) la liquident.

— Et quel est le rapport entre ce discours et votre profession ? insista Artyom.

— Imagine que l'ensemble du métropolitain est un organisme humain. Un organisme complexe comprenant quarante mille cellules. Moi, je suis un macrophage. Un chasseur. C'est mon métier. Tout danger susceptible de mettre en péril l'organisme doit être liquidé. C'est mon travail.

Soukhoï revint enfin avec la bouilloire et, tout en versant l'infusion dans les chopes, ayant profité de son absence pour rassembler ses idées, il s'adressa à Hunter :

— Quelles mesures penses-tu prendre pour liquider l'origine du danger, cow-boy ? Partir en chasse et tuer tous les Noirs un par un ? Je doute qu'il en sorte quelque chose. Il n'y a rien à faire, Hunter. Rien du tout.

— Il reste toujours une solution à tout problème, l'ultime solution. Faire exploser votre tunnel nord. Provoquer un effondrement complet. Et nous couper de ta nouvelle forme de vie. Qu'ils se multiplient à la surface et qu'ils nous laissent en paix, nous autres les taupes. Les souterrains sont désormais notre milieu naturel.

— Laisse-moi te raconter quelque chose d'intéressant que peu de gens savent dans cette station. Nous avons déjà fait exploser un tunnel... Alors voilà, au-dessus de nous, juste au-dessus des tunnels nord, il y a des cours d'eau souterrains. Déjà,

la dernière fois, quand ils ont fait exploser le deuxième tunnel, on a bien failli être inondés. Ils y mettaient une charge explosive un peu plus puissante et adieu notre chère VDNKh. Donc, si on fait sauter le tunnel nord restant, ce ne sera pas une simple inondation. Nous allons être emportés par un torrent d'eau radioactive. Dans cette éventualité, la fin ne sera pas que pour nous. Voilà où se cache le vrai danger pour le métro. Si tu te lances dans la guerre entre les espèces de cette manière, notre espèce perd. Échec.

— Et les vantaux hermétiques ? Ne me dis pas qu'on ne peut pas fermer les vantaux du tunnel de l'autre côté... se souvint Hunter.

— Ces vantaux, ça doit faire quinze ans que des petits génies les ont démontés sur toute la ligne pour les utiliser dans la fortification de je ne sais plus quelle station, personne ne s'en souvient d'ailleurs. Tu ne le savais pas ? À nouveau, échec.

— Dis-moi... est-ce que la pression des Noirs augmente ces derniers temps ? demanda Hunter, visiblement désireux de changer de sujet de conversation.

— Si elle augmente ? Et comment ! C'est difficile à croire mais, il y a encore quelques années, on n'avait jamais entendu parler d'eux. Et maintenant ils sont le principal danger. Crois-moi, il n'est pas loin le jour où on sera purement et simplement balayés, avec toutes nos fortifications, nos projecteurs et nos mitrailleuses. Car ce n'est pas possible de lever des troupes dans tout le métro pour défendre une malheureuse station... Oui, le thé que nous produisons est loin d'être le plus mauvais, mais je connais peu de gens qui risqueraient leur vie pour du thé, aussi bon soit-il. Et puis il y a la concurrence à Petchatniki... Encore échec, dit Soukhoï en souriant tristement. Personne n'a besoin de nous. Et par nous-mêmes nous aurons beaucoup de mal à résister à la pression croissante. Faire s'effondrer le tunnel pour leur couper la route, nous ne le pouvons pas. Monter à la surface pour les brûler là-haut, ce n'est pas possible non plus... Mat. Mat pour toi, Chasseur ! Et mat pour moi. Très

bientôt ce sera mat pour tout le monde, si tu vois ce que je veux dire.

— On verra, coupa Hunter. On verra.

Ils restèrent assis encore quelque temps en discutant de tout et de n'importe quoi. Souvent apparaissaient dans la conversation des noms qu'Artyom ne connaissait pas, ou des morceaux d'histoires commencées jadis mais pas narrées ou pas écoutées jusqu'à la fin. De temps à autre, c'était une vieille querelle poursuivie d'année en année – avec des formules d'apaisement lors des séparations et d'embrasement lors de retrouvailles – et à laquelle Artyom ne comprenait goutte, qui ressurgissait au détour d'une phrase.

Enfin Hunter se leva et, prétextant qu'il était temps pour lui de se coucher car, contrairement à Artyom, il n'avait pas dormi depuis la fin de son tour de garde, prit congé de Soukhoï. Mais juste avant de sortir, il fit brusquement volte-face et chuchota au jeune homme : « Tu peux sortir une minute ? »

Artyom bondit aussitôt à sa suite, sans prêter attention au regard étonné de son père adoptif. Hunter l'attendait à l'extérieur ; il boutonnait intégralement son long imperméable et en relevait le col.

— On fait quelques pas ? proposa-t-il en s'éloignant le long du quai vers la tente allouée aux hôtes.

Artyom, indécis, se glissa à sa suite, cherchant à deviner de quoi un tel personnage pouvait bien vouloir s'entretenir avec lui, un jeune gars qui n'avait encore rien fait d'extraordinaire ni même d'utile pour les autres.

— Qu'est-ce que tu penses de mon travail ? demanda Hunter.

— C'est super... Si vous n'étiez pas là – et les autres aussi, comme vous, s'il en existe d'autres –, nous tous depuis longtemps on serait... marmonna Artyom confusément.

Il sentit le sang lui monter au visage à cause de son bafouillage. Alors, qu'un homme de la stature de Hunter le remarquât et voulût discuter avec lui seul à seul, sans la présence de son

père adoptif, ce n'était vraiment pas le moment de rougir comme une jeune fille et ne s'exprimer que par des bêlements !

— Tu y accordes de la valeur ? Si les gens accordent de la valeur à ce que je fais, ironisa Hunter, alors pas la peine d'écouter les défaitistes. C'est qu'il tremble comme une feuille, ton père adoptif. Et pourtant c'est un homme vraiment courageux... Enfin, il l'était. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond ici, Artyom. Quelque chose d'effrayant. Qu'on ne peut pas laisser en l'état. Il a raison sur un point, Soukhoï : ce ne sont pas des aberrations ordinaires comme dans tant d'autres stations, pas simplement des vandales. C'est quelque chose de nouveau. Quelque chose de maléfaisant. Quelque chose qui pue la mort. Ça fait même pas quarante-huit heures que je suis dans cette station et je sens déjà cette peur m'imprégner. Et plus tu en sais sur eux, plus tu les sens, plus tu les vois, plus intense est ta peur. Toi, par exemple, tu ne les as pas vus très souvent, n'est-ce pas ?

— Une seule fois, pour l'instant : je suis affecté à la surveillance du tunnel nord depuis pas très longtemps, avoua Artyom. Mais une fois m'a suffi, à vrai dire. Les cauchemars n'ont jamais cessé depuis. Pas plus tard qu'aujourd'hui, par exemple. Et pourtant, il s'en est passé du temps depuis ce jour-là !

— Des cauchemars, dis-tu ? Toi aussi ? (Hunter fronça les sourcils.) Ouais... on peut pas vraiment parler de coïncidence... Et si je restais ici un mois ou deux à faire les tours de garde comme vous, il n'est pas exclu que je me retrouve aussi avec le moral dans les chaussettes... Non, mon gars. Ton paternel s'est planté sur un seul truc. C'est pas lui qui parle ainsi. C'est pas son opinion qui sort de sa bouche. Ce sont eux qui raisonnent à sa place, eux qui parlent comme ça. Rendez-vous, ils disent, toute résistance est vaine. Il leur sert juste de porte-voix. Mais il ne s'en rend pas compte. Il n'a pas tort en disant qu'ils s'ajustent à notre longueur d'ondes, ces salauds, c'est à la psyché qu'ils s'attaquent. Dis-moi, Artyom, lui dit-il en l'appelant par son

prénom – et le jeune homme comprit au son de sa voix qu'ils étaient arrivés au cœur de la conversation –, la raison pour laquelle Hunter voulait le voir seul à seul, as-tu un secret ? Un secret que tu ne dévoilerais jamais à personne sur cette station, mais que tu pourrais confier à un étranger ?

— Beuu... se troubla Artyom, et pour quiconque un peu perspicace cette hésitation équivalait au plus franc des aveux.

— Moi aussi, j'ai un secret. Je te propose qu'on échange. J'ai besoin de partager mon secret avec quelqu'un, mais je veux avoir l'assurance qu'il ne sera pas éventé. Alors tu me dis ton secret, et pas une histoire à deux balles sur des filles, mais quelque chose de sérieux, quelque chose que personne d'autre ne doit apprendre. Et à mon tour je te confierai le mien. C'est important pour moi. Très important, tu comprends ?

Artyom hésitait. Sa curiosité le titillait, bien sûr, mais il craignait de confier ce secret précis à cette personne précise. Car Hunter n'était pas seulement un interlocuteur passionnant à la vie pleine et aventureuse, mais aussi un tueur au sang froid qui n'éprouvait aucune hésitation à éliminer tout obstacle qui se dressait sur sa route. Et si Artyom était vraiment responsable de l'arrivée des Noirs dans le métro...

Hunter le gratifia d'un regard encourageant.

— Tu n'as rien à craindre de moi. Je te garantis l'immunité complète, dit-il, accompagnant ses paroles d'un clin d'œil amical.

Ils arrivèrent à la tente réservée aux hôtes de la station, dont Hunter était le seul occupant pour la nuit à venir, mais ils restèrent à l'extérieur. Artyom s'interrogea une dernière fois sur ce qu'il devait faire et prit sa décision. Il inspira profondément et, prenant une grande goulée d'air, narra d'un souffle tous les détails de leur expédition à Botanitcheskiy Sad. Lorsqu'il se tut, Hunter resta silencieux lui aussi, occupé à digérer ce qu'il venait d'entendre. Enfin, il prit la parole d'une voix enrouée.

— En principe, et pour donner un exemple à méditer aux générations futures, on devrait vous fusiller, tes amis et toi, en

place publique. Mais je t'ai garanti l'immunité... Qui, stricto sensu, ne s'étend pas à tes amis...

Le cœur d'Artyom se serra, il sentit des frissons le parcourir et ses genoux fléchirent. Il n'était pas en état de souffler mot, aussi se contenta-t-il d'attendre la suite du réquisitoire.

— En tenant compte de l'âge et du manque général de jugeote au moment des faits, ainsi que de leur ancienneté, vous êtes graciés. Vis (et il se fit plus amical pour sortir Artyom de sa prostration) mais sache que tes voisins de station ne te pardonneraient jamais. Tu as mis entre mes mains une arme très puissante dirigée contre toi. Et maintenant écoute mon secret...

Et alors qu'Artyom regrettait amèrement son manque de discrétion et de discernement, il continua :

— Je n'ai pas traversé tout le métro pour arriver jusqu'à cette station en vain. Je ne renonce pas à mes projets. Comme tu l'as entendu plus d'une fois aujourd'hui, cette menace doit être écartée. Voici ce que je vais faire. Ton père adoptif est rongé par la peur. Petit à petit, il devient leur arme, si j'ai bien analysé la situation. Il oppose de moins en moins de résistance et il essaie de m'entraîner avec lui. S'il y a des poches ou des cours d'eau souterrains, faire sauter le tunnel n'est plus une option. Mais ton récit a fourni des éclaircissements. Si les Noirs ont commencé leurs raids après votre petite expédition, c'est qu'ils viennent du jardin botanique qui est au-dessus de la station du même nom. Ils devaient faire pousser des trucs pas très catholiques dans ce jardin, si c'est bien là que ces créatures sont apparues... Donc, si on suit mon raisonnement, on doit pouvoir les bloquer là-bas, plus près de la surface, sans risquer de submerger la station sous des eaux radioactives. Mais il n'y a aucun moyen de savoir ce qui se passe réellement dans le tunnel nord au-delà des sept cents mètres, là où s'arrêtent votre territoire et votre pouvoir. Là-bas commence le règne des ténèbres, la forme de gouvernement la plus fréquente ces derniers temps sur le territoire du métro moscovite. J'irai là-bas. Nul ne doit le savoir. Tu diras à Soukhoï que je t'ai questionné à propos de la station,

et ce sera la plus stricte vérité. Mais je ne pense pas que tu aies des explications à fournir : si tout va bien, j'expliquerai tout moi-même à qui de droit. Pourtant il se peut (Hunter s'interrompit une seconde pour planter son regard dans celui d'Artyom) que je ne revienne pas. Qu'il y ait une explosion ou non, si je ne reviens pas avant demain matin, quelqu'un doit faire savoir ce qui m'est arrivé et raconter ce qui se trame dans vos tunnels septentrionaux à mes camarades. Aujourd'hui, j'ai vu tous ceux que je connaissais dans cette station, y compris ton père adoptif. Et je sens, je le visualise même, comment le ver du doute et de la peur ronge leurs cerveaux. Je ne peux pas compter sur des gens au cerveau véreux. J'ai besoin d'un homme sain, dont le jugement n'a pas été altéré par les non-vivants. J'ai besoin de toi.

— Moi ? Je me demande bien comment je peux vous être utile, s'étonna Artyom.

— Écoute-moi. Si je ne reviens pas, tu devras à tout prix – à tout prix, tu m'entends ? – te rendre à Polis. Dans la Cité... Et y trouver un homme qu'on appelle Melnik. Lui raconter toute cette histoire. Encore une chose. Je vais te confier un objet que tu lui remettras, et ce sera la preuve que c'est moi qui t'ai envoyé. Entre un instant.

Défaisant le cadenas de l'entrée, Hunter souleva un pan de tissu et laissa Artyom se glisser dans la tente.

La majeure partie de l'espace intérieur était occupée par un sac à dos couleur camouflage et une valise massive. À la lueur de la lampe de poche, Artyom vit, luisant au fond du sac, le canon d'une arme imposante, sans doute une mitrailleuse lourde, soigneusement démontée. Et, avant que Hunter pût les dissimuler aux yeux étrangers, Artyom distingua des boîtes noires dans lesquelles s'entassaient des bandes de munitions disposées d'un côté du canon et quelques grenades à fragmentation de l'autre.

N'émettant aucun commentaire sur son arsenal, Hunter ouvrit une poche latérale de son sac à dos pour en extraire une petite capsule métallique fabriquée à partir d'une douille. Sur le

côté où se trouvait la balle, un petit couvercle à vis fermait la douille.

— Voilà, prends ça. Ne m'attends pas plus de deux jours. Et n'aie pas peur. Partout tu rencontreras des gens qui t'aideront. Tu dois le faire. Tu sais ce qui dépend de ta réussite. J'ai pas besoin de le répéter, pas vrai ? Voilà. Souhaite-moi bonne chance et déguerpis... J'ai besoin de sommeil.

Artyom parvint à peine à articuler quelques mots d'adieu, serra la patte vigoureuse de Hunter et marcha vers sa tente, les épaules voûtées sous le poids de la mission qu'on venait de lui confier.